

Annie Ernaux

Une femme dans son siècle



Mémoire de licence en langue et culture françaises

Juin 2020 – l'Université d'Utrecht

Stella Koelink – 6201016

Sous la surveillance de Dr. Y. Vermijn

Deuxième lecteur : Dr. M. Kremers-Ammouche



Universiteit Utrecht

Merci à mes parents et mes amis pour votre soutien.

Merci à madame Vermijn, pour votre aide dans la réalisation de ce mémoire.

« Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à
l'écriture »

Hélène Cixous, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*

Résumé

Les œuvres d'Annie Ernaux partent d'une expérience féminine vécue. Pourtant, elle n'est pas toujours vue en tant que féministe. Dans ce mémoire, la position des trois premières œuvres d'Ernaux, *Les armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La femme gelée* (1981) vis-à-vis du féminisme est examinée, en se concentrant sur la notion du patriarcat. Une recherche historique a été menée pour contraster Ernaux avec le courant du féminisme français. Tout d'abord, la présence du patriarcat a été recherché dans les œuvres. Ensuite, elles ont été comparées avec le temps dont parle Ernaux, qui montre qu'elle dépeint bien les tensions des années d'après-guerre jusqu'en 1968 concernant la place de la femme dans la société française. Puis, la dimension autobiographique d'œuvres a été recherchée, ce qui permet de voir que la forme d'écriture – le roman autobiographique – sous-entend déjà une dimension féministe, car c'est l'autobiographie des femmes qui surgit à partir du milieu des années 1960. La constatation du fait qu'il s'agit effectivement des romans autobiographiques a mené à la question concernant l'identité et la mémoire. Du point de vue de l'identité narrative tant que définie par Paul Ricoeur et par des théories concernant la mémoire, il faut qu'il y ait un lien entre le temps d'écriture – donc entre 1974 et 1981 – qui influence ce qu'Ernaux écrit dans les œuvres qui portent sur les décennies d'avant. Même si la notion d'influence est toujours difficile à dénommer, cette analyse a apporté des points de vue intéressantes. Au vu du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir et les principaux buts des féministes du deuxième vague, les œuvres d'Ernaux semblent soutenir les points féministes les plus importants et aident à déconstruire le discours patriarcal. Les trois premières œuvres d'Ernaux la montrent donc en tant qu'extrêmement féministe concernant la notion du patriarcat : elle aide elle-même à le déconstruire, en montrant un autre discours que celui du patriarcat.

Table des matières

Résumé	p. 4
Introduction	p. 6
Chapitre 1 : Démontrer le patriarcat	p. 12
I. <i>La présence du patriarcat et son intériorisation</i>	p. 12
II. <i>L'influence du patriarcat sur une fille, sur une femme</i>	p. 16
a. <i>La négation d'une identité féminine personnelle</i>	p. 16
b. <i>La répression de la sexualité féminine</i>	p. 17
III. <i>Une réfutation du patriarcat ?</i>	p. 18
IV. <i>Une histoire dans son contexte</i>	p. 22
Chapitre 2 : Une 'mémoire de fille' véridique ?	p. 29
I. <i>La dimension autobiographique chez Ernaux</i>	p. 29
II. <i>Une identité racontée</i>	p. 32
III. <i>Une mémoire fiable ?</i>	p. 34
Chapitre 3 : Une femme dans son temps ?	p. 38
I. <i>L'influence du Deuxième sexe</i>	p. 39
II. <i>Une deuxième vague</i>	p. 43
a. <i>La lutte contre l'aliénation féminine</i>	p. 43
b. <i>L'aspect politique de l'expérience vécue</i>	p. 45
Conclusion	p. 49
Bibliographie	p. 51

Introduction

Ces dernières décennies, Annie Ernaux a connu un grand succès littéraire : elle a obtenu de prix importants pour ses œuvres.¹ Elles sont souvent inspirées de sa propre vie : ses trois premiers romans, *Les armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La femme gelée* (1981) sont souvent classés comme des romans autobiographiques.² Ensuite, elle se sépare d'un style plutôt romanesque pour s'exprimer dans un style plus simple et concis, en évitant l'expression des émotions, ce qu'elle appelle « l'écriture plate ».³ Elle se concentre par la suite sur une forme d'écriture appelée « autosociobiographie », par laquelle « Ernaux is simultaneously writing her own life, the lives of others, and the social context which constructs these lives and identities ».⁴ Dans ces œuvres, la question de l'expérience personnelle est donc pertinente : la question de la femme et de sa place dans la société y est indissolublement liée.

À la suite de cette écriture au sujet de son expérience personnelle en tant que femme, un débat féministe s'est ouvert. Pourtant, ce débat a mis du temps à émerger : pendant les années 80, deux livres anglophones importants ont été publiés sur l'écriture féministe français et Ernaux était absente des deux.⁵ Qu'implique cette position prise par les auteurs de ces études ? C'est notamment la question de la théorie féministe et de « l'écriture féminine » qui permet de l'expliquer.⁶ Comme Lyn Thomas et Emma Webb commencent leur discussion sur la réception féministe de l'écriture personnelle féminine française ;

What kind of images spring to mind when French feminism is referred to? The towering, but in some eyes tarnished, figure of Simone de Beauvoir? Those women in 1968 who despite their male companions' rhetoric of equality found themselves making the coffee and typing up the minutes of the revolutionary councils? The stylish and spacious *des femmes* bookshop in rue de Seine, or its literary equivalent – the linguistic complexities of the very different writers grouped together under the label *écriture féminine*?⁷

C'est exactement cela qui vient à l'esprit lorsque l'on se penche sur le féminisme français – et qui justement ne prend pas en compte l'écriture personnelle d'Ernaux. L'accent mis sur « the

¹ « Biographie », <https://www.annie-ernaux.org/fr/biographie/> (consulté le 20 avril 2020)

² Cette dimension est abordée dans le deuxième chapitre de ce mémoire.

³ Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness: Finding A Place in the French Feminist Canon? » *Journal of Gender Studies* 15 (2006) 2, 159 – 168, 161

⁴ *Ibid.*

⁵ Lyn Thomas et Emma Webb, « Writing from Experience : The Place of the Personal in French Feminist Writing » *Feminist Review* 61 (1999) spring, 27-48, 34

⁶ *Ibid.*, p. 27

⁷ *Ibid.*, p. 28

radical linguistic and political experimentation » de « l'écriture féminine »,⁸ la littérature dite « communicative », c'est-à-dire la littérature principalement écrite pour un lecteur et plus engagé avec le monde social réel,⁹ est devenue 'l'autre' de la littérature féministe.¹⁰ Après la publication de ces deux œuvres anglophones influentes, il y avait d'autres publications qui essayaient justement de remettre l'accent du côté de la fiction.¹¹ Il semble pourtant que c'est « the theoretical, not the personal » qui est « political ».¹²

Ces points de discussion se concentrent sur le monde féministe anglophone, notamment dans les universités. Cette concentration sur le monde anglophone peut sembler incongru, mais ne l'est pas : les départements universitaires de français à l'étranger donnaient – pendant les années 1990 – plus d'attention à Ernaux que les universités en France.¹³ Néanmoins, cela a changé, avec le développement récent d'un intérêt de l'académisme français pour ces questions.¹⁴ Quant à la réception 'populaire', Ernaux connaît pourtant un grand succès en France,¹⁵ ce qui n'est pas forcément le cas dans les autres pays – bien qu'elle connaisse un succès à l'étranger, avec plusieurs traductions, il n'est en rien comparable à celui qu'elle a en France.¹⁶ Thomas pense que cela peut encore être lié au fait que le lien avec la culture populaire n'est pas la culture française à laquelle les lecteurs anglophones font attention.¹⁷

Cela dit, d'autres critiques alimentent le débat concernant la place d'Ernaux dans le canon féministe. Premièrement, il y a des « anglophone feminist rejections of her work on the grounds of its failure to provide positive role models for women ».¹⁸ Cet argument est par exemple applicable sur *La femme gelée*, qui traite justement d'une femme qui ne parvient pas à rompre avec le patriarcat et les rôles de genre et devient une femme au foyer. Ce roman, comme Thomas l'explique, ressemble au « Bildungsroman » féministe selon la définition qu'en donne Rita Felski : un roman qui met en scène la prise de conscience d'une femme sur sa situation à partir de laquelle naît une conscience féministe. Dans le cas classique, cette femme parvient à rompre avec sa situation oppressante.¹⁹ Cette libération n'est pourtant pas présente dans *La femme gelée*. Comme le titre l'indique déjà, elle ne parvient justement pas à rompre avec ces rôles de

⁸ *Ibid.*, p. 28

⁹ *Ibid.*, p. 44

¹⁰ *Ibid.*, p. 30

¹¹ *Ibid.*, p. 34

¹² *Ibid.*, p. 35: jeu de mots sur « the personal is the political »

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness », p. 159

¹⁵ Lyn Thomas et Emma Webb, « Writing from Experience : The Place of the Personal in French Feminist Writing », p. 40

¹⁶ Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness », p. 159

¹⁷ *Ibid.*, p. 167

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Lyn Thomas, *Annie Ernaux, An introduction to the Writer and her Audience*, (Oxford : Berg, 1999), 10-11

genre.²⁰ Mais est-ce que cela est une raison pour la rejeter en tant que féministe ? Est-il nécessaire de montrer quelqu'un qui échappe à cette oppression, ou est-ce que le simple fait de montrer cette oppression délivre déjà un message implicite ?

Une autre question qui revient de manière fréquente est la question de la classe sociale. Cette notion est extrêmement importante chez Ernaux. *Les armoires vides*, par exemple, traite d'une ascension sociale à travers l'éducation.²¹ Mais ce livre parle également du fait que la narratrice subit un avortement clandestin : une situation qui renvoie forcément à la condition féminine. Pourtant, la place que prend la question de la classe sociale a parfois mené à une « suspicion that she does not pay enough attention to gender ». ²² Lyn Thomas, en revanche, voit justement cette insistance sur la sociale classe comme une raison de considérer Annie Ernaux en tant que féministe. En fait, elle accumule les différents formes d'oppression – ceux d'être femme, et d'appartenir à une classe sociale basse – abordant ainsi le concept d' « intersectionnalité » sous une forme à la fois littéraire et personnelle. Ce concept – qui consiste de « paying sensitive attention to many axes of difference simultaneously, and making the connections (and separations) between them » ²³ – est un concept important dans le féminisme contemporain,²⁴ mais dans le monde féministe l'accent n'était généralement pas mis sur la notion de classe sociale.²⁵ On voit donc qu'un même concept peut mener à deux interprétations différentes du travail d'Ernaux et de son lien avec le féminisme. La réception académique concernant l'aspect féministe chez Ernaux est donc fluctuante.

Mais que pense Ernaux d'elle-même ? Se considère-t-elle comme féministe ? Ce qui est intéressant, est que l'opinion d'Ernaux concernant son féminisme semble avoir changé au fil du temps. Lors d'une conférence, des 'féministes anglais' « made the case for the significance of gender in both the theme and form of Ernaux's writing, but were met by the author's strong reluctance to acknowledge this »²⁶ : pour Ernaux, « 'belonging to a sex which did not have a voice is less important than coming from a class which has never had the right to speak' ». ²⁷ Pourtant, Ernaux déclare plus tard que le féminisme, « as the struggle for equality between men and women in terms of way of life, responsibilities and roles – identical or shared – is always at the heart of [her] preoccupations ». ²⁸ Ainsi, elle donne donc sa propre conception du

²⁰ *Ibid.*

²¹ Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness », 160

²² *Ibid.*, p. 167

²³ *Ibid.*, p. 167

²⁴ *Ibid.*, p. 163

²⁵ *Ibid.*, p. 167

²⁶ Lyn Thomas, *Annie Ernaux, An introduction to the writer and her audience*, p. 141

²⁷ Claire-Lise Tondeur, cité dans *Ibid.*, p. 142

²⁸ *Ibid.*

féminisme : la lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes dans la manière de vivre, concernant les responsabilités et les rôles attribués.

Cette position ambivalente d'Ernaux concernant le féminisme et ce débat qui alimente les cercles académiques, donnent lieu à une recherche concernant la place d'Ernaux vis-à-vis du féminisme. Pourtant, ses œuvres ne sont pas des œuvres autonomes, mais elles sont ancrées dans une société et un contexte historique bien spécifiques. Ernaux l'avoue elle-même, en disant qu'elle se sent historienne et sociologue :²⁹ « We zijn door de historie gevormde wezens, als vrouw voel ik dat dubbel zo sterk (...) Het is een element dat in al mijn boeken terugkomt ».³⁰ De nouveau, elle commente la position de la femme dans ses écrits. Cette affirmation d'Ernaux concernant la place de l'histoire et de la société dans ses œuvres, combinée avec le débat féministe, nous invite à avoir une lecture socio-historique de ses œuvres afin d'étudier la place de ses œuvres vis-à-vis du féminisme. Ensuite, la place de la femme dans la société sera l'élément central de cette recherche : nous n'aurons ni la place ni le temps se pencher sur la question de la classe sociale, même si cette notion est indissolublement liée à la question de genre chez Ernaux.³¹

Concernant la notion du féminisme, nous utiliserons la définition donnée par Ernaux elle-même, « the struggle for equality between men and women in terms of way of life, responsibilities and roles – identical or shared ... »,³² en nous focalisant surtout sur le système social qui oppresse les femmes, c'est-à-dire le patriarcat, et sur la destruction de celui-ci comme voulue par le féminisme, afin d'aboutir à cette égalité des sexes. Le patriarcat défini comme « forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme »,³³ est ce qu'ont essayé de déconstruire les féministes du deuxième vague (généralement datée entre 1960 et 1990) : « Their criticism was no longer limited to the institutions (...) that held women back; rather, it was leveled at men personally and at the patriarchal system in its entirety ». ³⁴ La deuxième vague féministe se concentrait sur le sphère privé : c'est là que, avec la déconstruction du patriarcat, les féministes du deuxième vague

²⁹ Margot Dijkgraaf. « Annie Ernaux over haar metamorfose tot bourgeoisie; Alles is versplinterd » (10 avril 1998), <https://www.nrc.nl/nieuws/1998/04/10/annie-ernaux-over-haar-metamorfose-tot-bourgeoise-7394894-a858553> (consulté le 13 mai 2020)

³⁰ *Ibid.*

³¹ En outre, nous ne voulons pas prétendre que d'autres formes d'oppression ne jouent pas de rôle important dans les féminismes contemporains. Pourtant, comme ces formes d'oppression ne sont pas liées à Annie Ernaux, il ne sera pas question de celles-ci dans ce mémoire.

³² Lyn Thomas, *Annie Ernaux, An introduction to the writer and her audience*, p. 142

³³ « Patriarcat », *Larousse*, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/patriarcat/58689> (consulté le 20 avril 2020)

³⁴ Lisa Greenwald. *Daughters of 1968: Redefining French Feminism and the Women's Liberation Movement* (Lincoln: University of Nebraska Press, 1999), p. 103

voulaient atteindre l'égalité des sexes, car « the personal is political ». ³⁵ Comme les trois premières œuvres d'Ernaux se portent sur des jeunes femmes qui essayent de se développer à l'intérieur des constructions sociales, comme la famille, l'école et le mariage, la relation qu'ont ces personnages féminines avec les institutions sociales et leur interaction avec celles-ci est intéressante à rechercher.

Dès lors, étant donné que les œuvres d'Ernaux traitent d'une expérience féminine personnelle, celles-ci se prêtent extrêmement bien pour une analyse sur ce sujet. Dans ce mémoire, nous nous concentrerons sur les trois premières œuvres d'Ernaux : *Les armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La femme gelée* (1981). Ces œuvres parlent approximativement du même temps – le temps de sa jeunesse, c'est-à-dire environ les décennies 1940, 1950 et 1960 – et sont écrites avec seulement quelques années qui séparent leurs publications – en pleine deuxième vague féministe. Dans le cadre de notre recherche, le contexte historique du temps de l'écriture est important à prendre en compte à cause de l'influence que celui-ci peut avoir sur le contenu des œuvres – une dimension qui sera recherchée dans le deuxième chapitre. Cette dimension est d'autant plus intéressante en raison de cette deuxième vague féministe. En outre, les œuvres décrivent toutes la jeunesse ou l'adolescence d'une fille dans la France de l'après-guerre. D'un côté, comme nous allons le voir dans le premier chapitre, la jeunesse est une période de formation où l'individu est fortement influencé par la société – et dans notre cas, il s'agit d'une société patriarcale – ce qui est donc une période importante et intéressante dans le cadre de cette recherche. D'un autre côté, il est intéressant de pouvoir rechercher trois œuvres qui parlent d'une période commune de la vie. Troisièmement, ces œuvres se rapprochent encore plus les unes des autres par leur style littéraire : en contraste avec ses œuvres plus tardives, ces œuvres sont les trois vrais « romans » qu'a écrites Ernaux ³⁶ – même si ce sont encore des récits considérés comme autobiographiques qui puisent fortement de son expérience personnelle.

Pour aboutir à une réponse à la question de la place de ces œuvres d'Ernaux vis-à-vis du féminisme et de leur critique à l'égard du patriarcat, nous commencerons par une analyse comparative littéraire des trois œuvres que nous venons de mentionner. Cela nous permettra de voir comment Ernaux fait passer son message sur le féminisme et le patriarcat dans ces trois œuvres. Nous utiliserons la notion du « discours » de Michel Foucault et la notion de « performativité » de Judith Butler pour analyser la manière dont le patriarcat est intériorisé par les femmes dans une société patriarcale. En outre, nous contrasterons nos résultats avec le

³⁵ *Ibid.*, p. 113

³⁶ Annie Ernaux. « Sur l'écriture », *LittéRéalité* 15 (2003) 1, 9-22, 11.

contexte historique des années d'après-guerre en France, avant mai 1968. Cela nous permet de voir de quelle manière Ernaux met en scène les principales tensions vécues par les femmes de cette époque. Deuxièmement, nous rechercherons la dimension autobiographique. D'un côté, nous nous concentrerons sur la notion du « roman autobiographique » et des implications de cette forme sur les possibilités de l'écriture. D'un autre côté, comme l'écriture de soi est extrêmement liée à l'identité de soi, nous rechercherons cette dimension du « soi » présente dans le récit à l'aide de la théorie de « l'identité narrative » de Paul Ricoeur, qui théorise qu'un individu raconte sur soi-même ce qu'il croit être au moment de raconter. En outre, pour approfondir la recherche sur l'identité dans le récit sur soi, nous utiliserons de la théorie littéraire sur la mémoire, qui sort de l'idée « constructionniste », ce qui veut dire que la mémoire se forme à l'aide du moment de raconter. La théorie plutôt psychologique sur la mémoire de soi et la narration autobiographique donne encore plus d'approfondissement sur la construction de la mémoire. Cette deuxième partie nous permettra donc d'analyser la relation qu'entretient Ernaux pendant les années d'écriture avec ses œuvres qui parlent de quelques décennies plus tôt. Finalement, nous mettrons en parallèle les trois œuvres d'Ernaux avec le contexte historique du moment d'écriture, c'est-à-dire autour des années '70. Comme *La femme gelée* d'Ernaux fait plusieurs fois référence au *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, qui argumente que la femme est l'Autre dans ce monde, et qu'« on ne naît pas femme, on le devient »³⁷, nous commencerons cette partie par une brève analyse des œuvres d'Ernaux mis en perspective avec ce livre phare de Beauvoir. En dernier lieu, nous mettrons en parallèle les idées trouvées chez Ernaux avec les points les plus importants du féminisme de l'époque. Cela nous permettra de voir la manière dont les trois œuvres d'Ernaux se situent vis-à-vis du féminisme en France, en se concentrant sur la notion du patriarcat.

³⁷ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe II* (Paris : Gallimard, collection Folio Essais, 1976 [1949]), p. 13

Chapitre 1

Démontrer le patriarcat

Au vu de la question féministe, il est important de rechercher ce qu’Ernaux nous dit justement sur ce mouvement social et la place qu’ont les femmes dans cette société spécifique où se retrouvent les narratrices de ses œuvres : comment fait-elle passer ses idées ? Comme nous nous focalisons, dans ce mémoire, sur un phénomène social, nous montrerons tout d’abord qu’il est en réalité question d’une société patriarcale dans les œuvres d’Ernaux en analysant les différents rôles accordés aux différents genres. Ensuite, nous analyserons les influences que cette société patriarcale a sur les narratrices des trois œuvres. Finalement, à côté des descriptions de la société, nous regarderons si Ernaux et les narratrices portent également des jugements de valeur sur cette forme de société patriarcale. Ces trois pistes d’analyse nous permettront de voir s’il y a un message – explicite ou implicite – concernant le féminisme et le rôle de la femme dans la société dans les trois romans de notre corpus. Cette analyse sera ensuite abordée à la lumière du contexte historique dont parlent les œuvres : est-ce qu’elles représentent bien le débat concernant la femme dans la société française à ce moment-là ?

I. La présence du patriarcat et son intériorisation

Dans les trois œuvres, la société présente est clairement une société patriarcale, ce qui est donc une « forme d’organisation sociale dans laquelle l’homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme ».³⁸ Cette société patriarcale est la plus fortement prononcée dans *La femme gelée*. Cette œuvre aborde explicitement la question du rôle de la femme dans une société patriarcale, où l’oppression féminine et la domination masculine se manifestent très clairement. La question est thématifiée dès le début du roman, quand la narratrice explique que sa famille ne rentre pas dans ce patriarcat :

Femmes fragiles et vaporeuses, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l’ordre et la beauté, femmes sans voix, soumises, j’ai beau chercher, je n’en vois pas beaucoup dans le paysage de mon enfance.³⁹

Dans la société de la narratrice, être une femme soumise et sans voix est la norme. Cette femme soumise reflète l’image des femmes « par excellence » dans cette forme de société. Étant petite,

³⁸ « Patriarcat », *Larousse*, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/patriarcat/58689> (consulté le 20 avril 2020)

³⁹ Annie Ernaux. *La femme gelée* (Paris : Gallimard, Collection Folio, 1981), p. 9

la narratrice ne se rend pourtant pas compte des anormalités présentes dans sa sphère familiale. Mais quand une copine, qui est ici « l'Autre », pénètre dans cette sphère personnelle et familiale, la narratrice se rend immédiatement compte de l'étrangeté de son entourage :

Introduite dans mon intimité familiale, Brigitte me fait voir ce que j'avais senti jusqu'ici sans y attacher d'importance. Non, ma mère ne sait pas cuisiner, même pas la mayonnaise, le ménage ne l'intéresse pas, et elle n'est pas 'féminine'.^{40 41}

Il est clair qu'il y a des rôles de genre auxquels il faut adhérer. Si on n'y adhère pas, aussitôt que l'autre conçoit cette anormalité, il fait sentir la honte. Rétrospectivement, la narratrice se demande :

Je réponds toujours que ma mère n'a pas le temps, vrai, mais pourquoi cette excuse et avoir honte de dire qu'elle préfère servir au commerce, calculer ses marges de bénéfices, honte d'affirmer qu'elle ne saurait pas me coudre une robe.⁴²

Par la suite, le désir de se conformer à ce que la société décrit comme « normal » se fait sentir, ce qui est le cas pour la narratrice de *La femme gelée*. Quand la narratrice finit par faire une bonne mousse au chocolat, c'est l'« exultation d'être complète, il ne [lui] manque plus rien ».⁴³

Les rôles de genre ne sont pas seulement présents dans *La femme gelée*. Il devient clair que dans une société patriarcale, les femmes doivent se prêter au rôle de « ménagère soignante » : elles doivent s'occuper des autres et du ménage. Cette division des rôles est également présente dans *Les armoires vides* et *Ce qu'ils disent ou rien*. Il y a, outre cette division des rôles, une division des mondes intrinsèquement en lien avec les rôles. Dans *Les armoires vides*, Denise le remarque explicitement quand elle se retrouve au café qui fait partie du café-épicerie qu'ont ses parents : « [l]e monde des garçons et des hommes à quelques centimètres ».⁴⁴ Plus tard dans l'histoire, ces rôles de genre deviennent plus marqués lorsque Denise et sa mère vont visiter des personnes âgées et malades. Tandis qu'elles font une chose que la société définit comme « féminine », son père travaille dans leur café. Denise remarque que c'est « [s]i différent de la fête du café. En ce moment « [s]on père gagne aux dominos ».⁴⁵

⁴⁰ *Ibid.*, p. 74

⁴¹ Il est à noter qu'une pareille honte pour la non-féminité de la mère est présente aussi dans *Les armoires vides*. Cette ressemblance a à faire avec la dimension autobiographique dont nous nous concentrerons en chapitre 2.

⁴² *Ibid.*, p. 74

⁴³ *Ibid.*, p. 77

⁴⁴ Annie Ernaux. *Les armoires vides* (Paris : Gallimard, collection Folio 1974), p. 20

⁴⁵ *Ibid.*, p. 43

Dans *Ce qu'ils disent ou rien*, il y a de nouveau un rôle soignant et ménager pour les femmes. Tandis que le père travaille à l'usine, la mère d'Anne a cessé de travailler pour s'occuper de sa fille, comme tant de femmes le font « pour mieux s'occuper des enfants ». ⁴⁶ En effet, c'est la tâche de la mère de s'occuper de la santé des enfants : « C'est au moment de manger que mon père s'est demandé ce que j'avais, de la fatigue a répondu ma mère. Point. Ma santé c'est une affaire entre elle et moi maintenant ... Il était gêné ». ⁴⁷ La santé et les soins sont donc des tâches destinées aux femmes : les hommes, quant à eux, ils préfèrent s'en délaissier. Il est donc de nouveau question d'une division des mondes entre les hommes et les femmes, liée aux rôles de genres générés par le patriarcat. Dans les trois œuvres, nous pouvons constater que le stéréotype de la femme soignante et ménagère est fortement représenté. Cette division des mondes montre aussi le patriarcat. Comme le remarque la narratrice de *La femme gelée*, « [Les hommes] n'imaginent pas qu'on puisse avoir aussi notre monde ». ⁴⁸ Il est clair que les hommes éprouvent de l'indifférence, pas forcément délibérément, vis-à-vis du monde des femmes. Les garçons ne connaissent que leur monde à eux. Pourtant, comme la narratrice de *La femme gelée* le remarque, les filles se réalisent qu'il y a un autre monde. Les femmes dans les romans d'Ernaux se retrouvent donc clairement dans une société patriarcale.

Dans les œuvres, le lecteur est témoin de l'intériorisation de la société patriarcale par les narratrices. Lorsqu'elle était enfant, la narratrice de *La femme gelée* ne connaissait pas encore les exigences de cette société patriarcale ; au moment où elle s'en rend compte, elle veut être comme les autres et internalise les rôles de genre. Il est question d'un discours patriarcale dans cette société, tel que défini par Michel Foucault : un discours produit des « claims to knowledge ». Le discours est accepté par les gens, car il donne un « sense of belonging and contributes to our well-being », ⁴⁹ ce qui donne du pouvoir au discours. Il y a donc « an intimate relationship between knowledge and power. Knowledge is a way to define and categorize others. Instead of emancipating us from ignorance, it leads to surveillance and discipline ». ⁵⁰ Le discours patriarcale se retrouve partout dans les romans :

Sinon je ne plirai jamais à aucun garçon, je ne serai jamais aimée et la vie ne vaudra pas la peine d'être vécue. L'équation, belle facteur de plaire et d'amour égale le but de l'existence, elle est entrée en moi comme dans du beurre et plus sournoisement qu' $ax^2 + bx + x = 0$. Elle était écrite partout. ⁵¹

⁴⁶ Annie Ernaux. *Ce qu'ils disent ou rien* (Paris : Gallimard, collection Folio 1977), p. 128

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 43-44

⁴⁸ Ernaux. *La femme gelée*, p. 89

⁴⁹ Hans Bertens, *Literary Theory* (Londres & New York : Routledge, 2014) (troisième édition), p. 127

⁵⁰ *Ibid.*, p. 129

⁵¹ Ernaux, *La femme gelée*, p. 63

Rétrospectivement, la narratrice remarque que la société qui l'entourait quand elle était jeune, l'a poussée à penser qu'être belle, plaire et trouver de l'amour sont les choses les plus importantes dans la vie ; sinon, elle ne sera jamais heureuse. Car, si on n'adhère pas aux exigences de la société patriarcale, la punition suivra.

C'est ce que théorise Judith Butler : selon elle, le genre est comme un acte théâtral qui est déjà en train de se dérouler au moment de la naissance⁵² ; il est question d'une 'situation historique'.⁵³ Quand on naît, il y a donc déjà des exigences de genre à lesquelles il faut adhérer, car « performing one's gender wrong initiates a set of punishments both obvious and indirect ». ⁵⁴ Elle évoque que certaines familles ont leurs rôles de genres et leurs propres modes de punir et de récompense,⁵⁵ ce qu'on voit dans *La femme gelée* : les parents de la narratrice veulent forcément qu'elle fasse de son mieux à l'école, ce qui est, pour eux, plus important que d'apprendre à faire le ménage : « adieu le divertissement ménager, les choses sérieuses d'abord ». ⁵⁶ Toutefois, quand vient le moment d'entrer dans le monde social, elle remarque que ses parents ne sont pas normaux, et la punition est alors donnée. À travers des actes vus en tant que féminin – faire une bonne mousse au chocolat, par exemple – la narratrice essaie de s'assumer en tant que 'vraie' femme. Denise Lesur, dans *Les armoires vides*, est punie aussi à cause des rôles de genre anormaux dans sa famille. Quand ses camarades de classe découvrent que sa mère ne sait pas comment bien faire le ménage, elle n'éprouve qu'une chose : « l'humiliation ». ⁵⁷ La punition, dans *La femme gelée* et *Les armoires vides*, se compose donc de faire sentir l'humiliation et la honte aux personnes qui n'adhèrent pas aux exigences des rôles de genre.

La société patriarcale est donc conservée de cette manière : les gens qui ne sont pas conformes à cette société patriarcale essayeront – pour la grande majorité – de s'y intégrer afin de ne plus ressentir la honte et l'humiliation qui émane celle-ci. À cause de ce mécanisme, la société patriarcale est conservée et assurée, ainsi que les rôles de genre et le discours patriarcal. Ils sont intériorisés par les femmes, qui sont destinées à être de bonnes ménagères. Selon Simone de Beauvoir, cette préoccupation ménagère est ce qui empêche la femme de se développer : « [O]n impose [à la femme] son existence à préparer des aliments et nettoyer des déjections : ce n'est pas de là qu'elle peut tirer le sens de la grandeur (...) elle s'occupe donc

⁵² Judith Butler. « Performative Acts and Gender Constitution » dans C.R. McCann et K. Seung-Kyung (éds.), *Feminist Theory Reader* (Londres & New York : Routledge 2003), pp. 61 – 71, 66

⁵³ *Ibid.*, p. 62

⁵⁴ *Ibid.*, p. 68

⁵⁵ *Ibid.*, p. 66

⁵⁶ Ernaux, *La femme gelée*, p. 78

⁵⁷ Ernaux, *Les armoires vides*, p. 59

sans jamais rien *faire* : elle s’aliène donc dans ce qu’elle a ». ⁵⁸ En conservant les rôles de genres du patriarcat, et donc en donnant aux femmes la responsabilité du ménage et du soin des enfants et d’autres, elles n’ont pas, ou moins que les hommes, la chance de se développer sur le plan personnel, ce qui est justement important dans la société d’aujourd’hui et d’après-guerre. ⁵⁹ De cette manière, la société patriarcale et sa conservation font de la femme une citoyenne de second plan.

II. *L’influence du patriarcat sur une fille, sur une femme*

a. *La négation d’une identité féminine personnelle*

Nous venons de voir que la société dépeinte dans les œuvres encourage les stéréotypes des rôles du genre, et qu’il existe une distinction entre le monde des hommes et le monde des femmes. Mais quelles en sont les conséquences pour les femmes ? Les œuvres d’Ernaux nous montrent que dans cette société fortement patriarcale, la seule possibilité pour les filles de se développer est induite par la société elle-même et par ses exigences. Il devient notamment clair qu’une fille doit être avant tout une gentille fille : « ‘Ma petite Denise, qu’[les professeurs de l’école] disent en me prenant par l’épaule, j’espère que vous remerciez bien vos parents ? Ils font des sacrifices pour vous ! Ils vous paient des études...’ ». ⁶⁰ Ses profs « voudraient [qu’elle soit] gentille ». ⁶¹ Denise, par la suite, s’assume exactement en tant que telle : « Moi aussi, je suis gentille, pas de caprices, de sottises, sérieuse... ». ⁶² L’idée qu’il y a une personnalité féminine « comme il faut », se retrouve également dans *Ce qu’ils disent ou rien*. Cette idée est indiquée déjà dans le titre : « il faut que je sois ce qu’ils disent ». ⁶³ Ce qu’ils disent est par la suite en lien avec l’image d’une fille gentille, qui apprécie ce que font ses parents pour elle : « tant d’autres qui sont si gentilles, qui sauraient apprécier ce qu’on fait pour toi ». ⁶⁴ Il y a donc de nouveau l’importance de l’autre, il y a « [t]out le temps des comparaisons, mais jamais avec les mêmes filles ». ⁶⁵ Dans *La femme gelée*, il y a une longue description de ce qu’on apprend aux filles dans l’école religieuse. Elles doivent avoir un carnet dans lequel elles notent tous les sacrifices qu’elles font :

Faire des sacrifices, le leitmotiv, par exemple s’empêcher de parler quand on en a envie, se priver de dessert, faire la vaisselle à la place de maman, toutes les fois que vous n’avez pas envie de faire

⁵⁸ De Beauvoir, *Le Deuxième Sexe II*, p. 486

⁵⁹ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 87

⁶⁰ Ernaux. *Les armoires vides*, p. 99

⁶¹ *Ibid.*, p. 100

⁶² *Ibid.*, p. 95

⁶³ Ernaux. *Ce qu’ils disent ou rien*, p. 10

⁶⁴ *Ibid.*, p. 12

⁶⁵ *Ibid.*

quelque chose faites-le. Il y en a qui noircissaient le carnet, numérotaient. Emulation dans la négation de soi.⁶⁶

Le fait d'apprendre à un si jeune âge qu'il faut se sacrifier pour les autres, et à ne surtout pas faire ce qu'on veut, entraîne à cette « négation de soi » qui est la norme implicite pour les jeunes filles. Dans *La femme gelée*, l'influence du patriarcat sur la formation d'un soi féminin devient très claire : car, même si ses parents lui donnent une toute autre éducation – ils veulent qu'elle devienne « quelqu'un »⁶⁷ - elle finit par se marier, et devient une femme au foyer qui se prive de ses plaisirs et de ses ambitions pour plaire à son mari. Une fois mariée, elle se sent même coupable quand elle repense au temps où elle n'avait pas la responsabilité des autres, le temps des études : « Quelle honte ! Oser regretter ce temps égoïste, où l'on n'était responsable que de soi, douteux, infantile ».⁶⁸ Pour les hommes, par contre, une toute autre conception de l'identité est de mise : « Boys will be boys, dit la grammaire anglaise, exemple de vérité générale ».⁶⁹ Comme le remarque sa belle-mère, « 'on ne les changera pas vous savez !' ».⁷⁰ Cela montre le regard différent que l'on porte sur le comportement et l'identité vis-à-vis des hommes et des femmes. Dans un monde où il est justement important d'être capable de se développer en tant qu'individu, les femmes sont montrées en tant qu'individus de second plan. Même si les narratrices ont toutes accès à l'éducation – qui est une forme de développement par excellence – elles n'ont pas le droit de se développer autrement que comment la société l'exige d'elles, si elles ne veulent pas être punies.

b. *La répression de la sexualité féminine*

Les filles ne sont pas seulement limitées sur le plan personnel, mais également sur le plan sexuel. Concernant la sexualité, il y a également des exigences sociales pour les filles, car « il faut se garder pour le véritable amour ».⁷¹ C'est entre autres à travers la religion qu'on prétend que la sexualité féminine n'existe pas. Denise Lesur éprouve du désir déjà tôt dans sa vie, mais après en avoir parlé au curé, elle est convaincue que cela n'est pas normal et qu'elle est la seule à le ressentir. « Si les autres avaient été comme moi, il n'aurait pas fait un tel foin »⁷² pense-t-elle : c'est à travers le tabou et le fait que le curé la fait sentir comme étant la seule à éprouver

⁶⁶ Ernaux. *La femme gelée*, p. 56

⁶⁷ *Ibid.*, p. 38

⁶⁸ *Ibid.*, p. 110

⁶⁹ *Ibid.*, p. 91

⁷⁰ *Ibid.*, p. 135

⁷¹ Ernaux. *Les armoires vides*, p. 141

⁷² *Ibid.* p. 65

du désir, qu'elle est convaincue que le désir sexuel est anormal. A travers cette négation de la sexualité féminine, l'église – un institut fortement patriarcal – inculque aux filles et aux femmes que ce qu'elles éprouvent est anormale. De cette manière, elles deviennent étrangères à leur propre corps. Par exemple, si une fille éprouve du plaisir sexuel, comme Denise, elle est une salope. Dans *Les armoires vides*, il y a clairement une intériorisation de l'interdiction d'une sexualité féminine : Denise ne cesse de se référer en tant que « salope »,⁷³ car elle est tombée enceinte sans être mariée – le scandale par excellence.

Cette intériorisation de la notion de « salope », et donc l'intériorisation de l'interdiction de la sexualité féminine, renforce la domination masculine dans le patriarcat. Quand Anne dans *Ce qu'ils disent ou rien* rencontre des garçons – des accompagnateurs de la colonie de vacances pas loin de chez elle – un d'eux lui dit même que « faire l'amour tu devrais, c'est malsain d'être vierge, tu sais ».⁷⁴ Cela donne l'impression qu'une sorte de libération sexuelle est présente chez les jeunes, mais – même si c'est à travers une manière différente que l'interdiction totale – cela exprime cependant une forme de domination masculine à travers la sexualité : ce sont les hommes qui décident ce qu'une femme est censée faire. C'est après avoir été avec plusieurs garçons (du même cercle d'amis), qu'Anne est traitée comme un objet. Pourtant, ils disent que c'est sa faute à elle : « si tu veux pas qu'on te traite ainsi, faut pas te considérer comme un objet qui change de mains ».⁷⁵ Pour les garçons, donc, pas de problème qu'ils couchent avec plusieurs filles – mais si une fille le fait, ils ont le droit de la traiter en tant qu'objet, et elle n'a pas le droit de s'en plaindre. Elle est clairement traitée en tant que personne de second plan, simplement parce qu'elle est une fille. De plus, après avoir couché avec Mathieu, Anne n'ose plus se masturber : « Je n'ai pas osé me toucher, Mathieu avait dit, c'est à moi ça maintenant ».⁷⁶ De nouveau, elle est perçue comme un objet, qui peut être la possession d'un homme. À travers la régularisation de la sexualité féminine et son interdiction, les femmes sont réprimées, traitées comme des individus de second plan, et la société patriarcale est renforcée.

III. *Une réfutation du patriarcat ?*

Nous venons de voir que les narratrices dans les œuvres que nous étudions, se trouvent toutes dans une société fortement patriarcale, et où elles y subissent des effets négatifs. Mais en sont-elles conscientes ? Est-ce qu'elles portent des jugements de valeur au patriarcat dans lequel elles se retrouvent ?

⁷³ À voir, par exemple : Ernaux, *Les armoires vides*, p. 95, p. 99, p. 116

⁷⁴ Ernaux. *Ce qu'ils disent ou rien*, p. 98

⁷⁵ *Ibid.*, p. 119

⁷⁶ *Ibid.*, p. 126

Dans *Les armoires vides*, la société dans laquelle Denise se retrouve est fortement patriarcale, avec une division des mondes des hommes et des femmes, et où elle, en tant que fille, est opprimée à ne pas se développer – sur le plan personnel aussi bien que sur le plan sexuel. Au début du roman, elle suit les exigences de la société et, comme on l’a vu, elle s’assume en tant que fille gentille. Plus tard, elle se donne une autre personnalité, mais encore à travers d’autres – des garçons : « avec lui, je suis intelligente, libre, sortie du bistrot, et je regarde ironiquement la grognasse que j’étais hier encore ». ⁷⁷ Ici, elle n’arrive pas à trouver sa vraie personnalité, et à développer sa propre conscience féminine individuelle. Toutefois, au fur et à mesure du récit, cela change : « Le véritable bonheur, se foutre de tout le monde, être Denise Lesur sans remords », ⁷⁸ et : « je n’appartiens à personne ». ⁷⁹ Elle s’est forgé une personnalité individuelle et, de cette manière, va à l’encontre du patriarcat. En outre, elle a choisi d’avoir une sexualité assez libre et ne craint pas d’aller à l’encontre de l’opinion répandue sur la sexualité féminine. De cette manière, l’œuvre émet implicitement une critique envers le patriarcat et s’attaque à des questions fortement féministes.

Dans *Ce qu’ils disent ou rien*, l’accent est plus explicitement mis sur la valeur négative du patriarcat. Quand elle est traitée comme un objet, Anne se dit à elle-même : « A penser, je ne me suis pas sentie comme un objet, ou alors il m’avait servi aussi d’objet, malgré que visiblement il n’ait pas eu l’air de le soupçonner un seul instant ». ⁸⁰ Il devient clair, ici, qu’Anne est consciente qu’elle n’est pas un objet, mais un sujet. Pourtant, elle continue : « Me rappeler son air supérieur a mis par terre mes raisonnements, la logique vaut que dalle devant l’assurance des garçons ». ⁸¹ Il y a peut-être un raisonnement qui défend des actions des femmes vis-à-vis des actions des garçons – pourquoi moi, je serai un objet, et les garçons pas ? – mais Anne finit toutefois par réfuter elle-même cet argument en suivant la logique du discours patriarcal. De nouveau, il est clair que la société patriarcale est internalisée par la narratrice : elle utilise l’argumentation du patriarcat, qu’elle a intériorisé, contre ses propres sentiments. Ce n’est pas la seule fois qu’elle commente sur la femme en tant qu’objet. Dans cette société patriarcale, elle entend des choses comme « l’homme propose la femme dispose » ⁸², ou encore « la femme se donne et l’homme se prête ». ⁸³ Elle réfléchit : « Ces mots-là ne conviennent pas non plus, je ne les comprends pas, je suis bien là tout entière, j’ai faim, j’urine, je dors, je me regarde nue, je

⁷⁷ Ernaux, *Les armoires vides*, p. 154

⁷⁸ *Ibid.*, p. 137

⁷⁹ *Ibid.*, p. 162-3

⁸⁰ Ernaux, *Ce qu’ils disent ou rien*, p. 119

⁸¹ *Ibid.*, p. 119

⁸² *Ibid.*, p. 101

⁸³ *Ibid.*

n'ai rien donné, il ne m'a pas pris grand-chose et c'était tellement mal fait ». ⁸⁴ Anne refuse de n'être qu'un objet. En outre, en ayant des relations sexuelles, elle promeut en quelque sorte une sexualité féminine plus libre. Elle réfute donc un aspect du patriarcat qui est la passivité féminine et l'interdiction à la sexualité. Il est pourtant question d'un paradoxe : elle *pense* cette réfutation, mais elle ne l'*exprime* pas, à cause du patriarcat intériorisé et l'assurance que celui-ci donne aux garçons. À l'intérieur de soi elle refuse donc d'être vue en tant qu'objet, mais en ne l'exprimant pas, elle se laisse encore traiter comme objet et subit l'objectification sans protestation externe.

La femme gelée critique le plus ouvertement la société patriarcale. Pendant sa jeunesse, la narratrice a toujours appris par sa mère l'importance d'être *quelqu'un*, d'être soi-même, une attitude importante pendant la jeunesse de la narratrice : « Ce que je deviendrai ? Quelqu'un. Il le faut. Ma mère le dit. Et ça commence par un bon carnet scolaire ». ⁸⁵ Depuis sa jeunesse, l'idée qu'elle aussi, en tant que fille, avait des opportunités dans la vie, était tout à fait normal. Pourtant, comme nous l'avons vu, au moment où elle commence à comprendre que cela n'est pas normal, son seul désir est de devenir femme au foyer, qui sait comment bien cuisiner et faire le ménage. Cela change plus tard, pourtant, quand elle lit par exemple *Le deuxième sexe*. Ce qu'elle veut, c'est « la confiance, l'égalité » ⁸⁶ dans une relation amoureuse. Elle s'est forgé sa propre personnalité et une conscience féminine individuelle dans laquelle elle est « prête à jurer que la condition féminine la plus répandue ne sera jamais la [s]ienne ». ⁸⁷ Et elle pense avoir trouvé une relation égale : son mari semble être également pour l'égalité, et les premiers mois du mariage semblent aussi être sur un plan égal. Pourtant, au fur et à mesure, la vie de femme mariée, pour la narratrice, devient la vie des rôles de genre par excellence. La narratrice décrit toute sa situation de femme mariée avec un goût amer : « Surtout pas le balai, encore moins le chiffon à poussière, tout ce qu'il me reste peut-être du *Deuxième Sexe*, le récit d'une lutte inepte et perdue d'avance contre la poussière ». ⁸⁸ Elle n'est pas du tout d'accord avec la division des tâches, et des rôles de genre en général, mais après avoir eu un enfant, elle n'ose plus se plaindre auprès de son mari : « Mais il viendra le temps où je me l'interdirai, la scène, 'à cause du petit', tu n'as pas honte, devant lui, la dignité, la soumission ça veut dire. Un père ferme et une mère qui ne pipe pas mot, très bon pour la tranquillité des enfants ». ⁸⁹ Elle explique explicitement son silence :

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Ernaux. *La femme gelée*, p. 38

⁸⁶ *Ibid.*, p. 103

⁸⁷ *Ibid.*, p. 111

⁸⁸ *Ibid.*, p. 150

⁸⁹ *Ibid.*, p. 167

[F]aut pas se marier quand on ne veut pas en accepter les conséquences, les hommes aussi y laissent des plumes là-dedans, et regardez autour de vous, ceux qui n'ont que le smic, qui n'ont pas eu la chance de faire des études, qui fabriquent des boulons toute la journée, non c'est trop facile de rameuter toute la misère du monde pour empêcher une femme de parler, c'est à cause de raisonnements comme celui-là que je me taisais.⁹⁰

Ce qu'on voit donc, c'est qu'elle ne veut pas être une femme soumise, mais qu'elle le devient néanmoins. De nouveau, la narratrice refuse d'être une femme « par excellence » intérieurement, mais elle ne fait presque rien à l'extérieur pour changer cela et subit quand même ce rôle qui lui a été attribué. Il est important de dire qu'elle devient finalement institutrice – même si cela a pris beaucoup plus de temps à cause de son mariage et même si elle sera toujours une « femme-prof ». ⁹¹ Il y a une certaine tension entre ce qu'elle ressent et ce qu'elle ose exprimer. C'est à cause de son entourage patriarcale, avec son éloge de la maternité (« le plus beau métier du monde »⁹²), qu'elle n'ose pas exprimer ce qu'elle ressent et qu'elle finit par être une femme de ménage. Son récit montre la puissance du patriarcat : même si elle était convaincue qu'elle pouvait devenir et qu'elle ne serait jamais une femme au foyer, et était donc devenue assez « féministe », elle n'a pas su résister aux exigences du patriarcat. Pourtant, elle en est consciente : « Toute mon histoire de femme est celle d'un escalier qu'on descend en renâclant ». ⁹³ Dans les trois œuvres, les narratrices vont – implicitement ou explicitement, consciemment ou inconsciemment – à l'encontre du patriarcat, mais rien ne change réellement.

A travers une analyse comparative des œuvres concernant les mêmes thèmes, il est possible de voir comment une société patriarcale finit par traiter les femmes et les filles comme des individus de second plan. En tant que femme dans une société patriarcale, il faut être « ce qu'ils disent ou rien ». Dans les trois œuvres, il y a une réfutation du patriarcat ou d'un de ses aspects – plutôt indirecte dans *Les armoires vides*, mais plus explicite dans *Ce qu'ils disent ou rien* et *La femme gelée*. Pourtant, dans ces deux dernières œuvres, les narratrices ne réussissent pas à changer leur situation féminine personnelle. Anne souligne seulement qu'elle ne se sent pas comme un objet, la narratrice de *La femme gelée* réfute tout simplement les rôles de genres

⁹⁰ *Ibid.*, p. 149

⁹¹ *Ibid.*, p. 170

⁹² *Ibid.*, p. 160

⁹³ *Ibid.*, p. 178

couramment attribués par le patriarcat. Pourtant, elle ne sait pas comment rompre avec cette situation en pratique non plus.

IV. *Une histoire dans son contexte*

De quelle manière ces conclusions ont-elles un rapport avec le contexte historique de la position de la femme dans la société française pendant la période sur laquelle écrit Ernaux ? Ce contexte historique a été fortement influencé par les deux guerres mondiales. En effet, ces guerres et leurs suites ont aussi eu une influence sur la place de la femme dans la société. Dans ce demi-siècle, la mortalité était très élevée dans la société française, où le nombre d'habitants stagnait déjà.⁹⁴ Par la suite, l'État français a été en faveur d'une politique nataliste pour faire augmenter le nombre de Françaises et Français⁹⁵ : on parlait alors des obligations de la femme – avoir des enfants – et non pas de ses droits.⁹⁶ Même si les femmes avaient obtenu le droit de vote en 1944,⁹⁷ après avoir vécu un demi-siècle de guerres, l'émancipation des femmes n'était pas la première occupation après la Libération.⁹⁸ Pourtant, dans les années qui ont suivies la Libération, des débats concernant la question de la femme et sa place dans la société ont quand même eu lieu, s'appuyant tous sur les pensées conventionnelles concernant le genre, l'universalisme et le républicanisme :⁹⁹ sur le fait, donc, qu'il y a une 'nature' de l'identité féminine.¹⁰⁰ Bien qu'il y eût des choses qui changeaient, le patriarcat restait en place : « women would be lauded and supported but not made equal ».¹⁰¹

Dans les différentes pensées concernant la femme et sa place dans la société d'après-guerre, on retrouve les luttes concernant la personnalité « féminine » que l'on voit chez Ernaux. Il était toujours question d'essentialisme : les débats concernant un « soi », se concentraient pour la plupart du temps, sur la « différence » et sur la soi-disante « nature » des femmes.¹⁰² Après la guerre, et jusque dans les années 1950 – 1960, une partie des femmes ressentait un certain malaise car il y avait un décalage entre ce qu'aspiraient les femmes et les stéréotypes de genre qui les assignaient des rôles sociaux particuliers. Il y avait donc une certaine tension entre ce que l'État – et le capitalisme qui venait de s'installer – voulait des femmes, c'est-à-dire adhérer

⁹⁴ Greenwald, *Daughters of 1968*, pp. 27 -28

⁹⁵ Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme* (Paris: La découverte, collection Repères, troisième édition 2015) Kobo e-book, partie « Le piège maternel », Christine Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle* (Paris: Armand Colin, 2001), p. 184

⁹⁶ Greenwald, *Daughters of 1968* p. 28

⁹⁷ Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, « L'éphémère égalité de la Libération », Christine Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 153

⁹⁸ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 23

⁹⁹ *Ibid.*, p. 25

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 47

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 31

¹⁰² *Ibid.*, p. 47

aux rôles traditionnels pour soutenir une approche nataliste, et l'individualisme qui s'accroissait dans l'Europe d'après-guerre, qui influençait surtout les femmes de classe sociale moyenne.¹⁰³ Par ailleurs, même si la femme avait une complète autonomie de droit, de fait, ce n'était pas le cas. L'image répandue de la femme reste l'image de la femme dans son rôle attribué par le patriarcat.¹⁰⁴

Cette tension entre le développement d'une personnalité individuelle ou l'adhésion aux exigences du patriarcat est à la base de *La femme gelée*. Comme nous l'avons vu, la jeunesse de la narratrice était bondée de contradictions : ses parents l'encourageaient à devenir « quelqu'un »,¹⁰⁵ tandis que ses enseignantes faisaient exactement le contraire : « toutes les fois que vous n'avez pas envie de faire quelque chose faites-le ».¹⁰⁶ Elle finit par avoir une conscience féminine individuelle, grâce au fait qu'elle peut aller au lycée et à l'université pour se développer intellectuellement. Pourtant, il est clair qu'elle souffre de cette tension si fréquente chez les jeunes femmes, ce qui l'amène à songer parfois au mariage pour échapper à cet état de doute :

Je « flotte », un de nos mots courants entre filles pour désigner cette drôle de torpeur certains jours, la sensation d'être inconsistantes, pas réelles. Les autos défilent rue Jeanne-d'Arc, je louvoie dans la coulée des gens sur le trottoir, au creux d'une rumeur qui ne m'inclut pas vraiment. Ne plus flotter, avoir prise sur le monde, il m'arrivait de penser qu'avec un homme à mes côtés, tous mes actes, même les plus insignifiantes, remonter le réveil, préparer le petit déjeuner, prendraient poids et saveur.¹⁰⁷

À cause de cette tension entre s'assumer en tant que sujet, en tant que « soi », dans le courant de l'individualisme, et adhérer aux exigences du patriarcat, les jeunes femmes ne savent pas quoi faire d'elles-mêmes. La narratrice subit cette difficulté et songe même à définir un « soi » à travers un homme, de se donner une personnalité à travers un homme – tandis qu'elle est une femme qui a justement lu *Le deuxième sexe* et est consciente des inégalités de sexes dû au patriarcat. Finalement, la narratrice de *La femme gelée* finit par se marier et devient une femme au foyer, mais le vœu de développer un « soi », de devenir un individu et non pas seulement une ombre de son mari, ressurgit. Cette tension influence par la suite aussi la vie de la narratrice

¹⁰³ *Ibid.*, p. 87

¹⁰⁴ Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français : du moyen âge à nos jours*, (Paris: Des femmes, 1977), p. 437, 442-443

¹⁰⁵ Ernaux, *La femme gelée*, p. 38

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 56

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 118

mariée : le mariage n'était pas la solution. La narratrice est, pourtant, ce que la société appelle « la femme moderne », ¹⁰⁸ une femme qui s'occupe à la fois du ménage tout en ayant un travail. Cette combinaison mène à une charge de travail double pour les femmes, une condition qui était la réalité pour beaucoup de femmes françaises dans la deuxième moitié du XXe siècle. ¹⁰⁹ Pour la narratrice de *La femme gelée*, cela lui empêche de devenir la professeure disponible qu'elle voulait devenir : elle sera toujours une « femme-prof ». ¹¹⁰ Cette tension pendant des décennies d'après-guerre, entre les rôles traditionnellement assignés aux femmes et l'individualisme, est clairement une cause de conflits internes et de malaise chez les femmes.

En outre, il n'y avait pas d'égalité entre les époux dans le mariage. Obtenir l'égalité dans le mariage était pendant les années '50 et '60, ¹¹¹ outre la légalisation de la contraception, un des fers de lances de la lutte féministe. ¹¹² Avant 1965, le mari était le « chef de famille », et pouvait tout décider pour la famille, son épouse et ses enfants, comme le lieu de résidence ou l'école de ses enfants. Également, c'était lui qui décidait si la femme pouvait aller travailler. Ce modèle patriarcal de la famille était clairement au fondement de la société française. ¹¹³ Dans un sondage datant de 1963, il devenait clair que la plupart des Français était d'accord avec plus d'égalité dans le mariage, surtout afin de permettre aux femmes d'avoir plus d'indépendance financière. ¹¹⁴ La réforme du mariage de 1965 donne plus d'égalité dans le mariage, pourtant, ce n'était pas sans débats et le rôle du père en tant que chef de famille a été maintenu jusqu'à 1970. ¹¹⁵ Finalement, les femmes avaient le droit à une certaine autonomie individuelle. C'était une amélioration de la condition féminine – une femme pouvait maintenant gérer ses comptes, ¹¹⁶ décider elle-même si elle voulait travailler ou pas, ¹¹⁷ et elle avait autant de responsabilité pour les enfants que le mari. ¹¹⁸ Mais, « in its decision to retain the husband as the head of the household, the government fell back on the belief that the needs of the community were more important than the rights of women ». ¹¹⁹

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 175

¹⁰⁹ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 36, Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 226-227.

¹¹⁰ Ernaux, *La femme gelée*, p. 170

¹¹¹ Avant mai 1968

¹¹² Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 64

¹¹³ *Ibid.*, p. 64 – 65

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 67

¹¹⁵ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 199

¹¹⁶ Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, « Les effets du 'Deuxième Sexe' »

¹¹⁷ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 199

¹¹⁸ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 70

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 71

Cette loi pour l'égalité – qui a probablement été adoptée lors du mariage de la narratrice de *La femme gelée*¹²⁰ – n'exerce pas beaucoup d'influence sur la vie de femme mariée vécue par la narratrice. Au cours du développement du mariage, il n'y a pas, malgré cette loi, de changements de rôles. Il est clair que son mari est vraiment un « chef de famille », car c'est lui « [qui] ne [l]'aide pas, [qui] décide de tout ». ¹²¹ La femme doit faire ce que dit le mari. Cette expérience vécue montre donc justement qu'il n'y a pas du tout un « matriarcat » dans le mariage, ce qu'argumentait le député Gaulliste dans le débat sur l'égalité dans le mariage ; ¹²² le mari de la narratrice décide sans consulter son épouse. Quand la narratrice se révolte, son mari répond : « 'Tu me fais chier, tu n'es pas un homme, non ! Il y a une petite différence, quand tu pisseras debout dans le lavabo, on verra !' ». ¹²³ Pour lui, il y a clairement une différence de genre qui mène à une différence d'autorité : pour lui, le fait qu'il est homme, lui donne l'autorité sur son épouse. Le récit de *La femme gelée* nous montre justement l'inégalité dans le mariage et comment cette inégalité, où le père détient encore la place la plus importante dans la famille, mène à une subordination de la femme à son mari. Il est à dire, pourtant, que cette loi avait peut-être moins d'effet sur la vie de la narratrice de *La femme gelée* ; elle travaillait déjà, car son mari « a besoin de croire [qu'elle est] aussi libre que lui ». ¹²⁴ Mais même si la situation légale change, la vie quotidienne n'en connaît, pour la narratrice, pas les conséquences.

Une autre tension qui a émergé pendant les décennies qui suivaient la libération est celle concernant le sexe, la contraception et l'avortement. Pendant les années '50 – '60, la légalisation de la contraception était un des buts principaux des luttes pour l'émancipation des femmes. La population française étant fortement en déclin à cause de deux guerres mondiales, ¹²⁵ le gouvernement voulait surtout que les femmes aient des enfants : dans cette politique nataliste, la contraception et l'avortement étaient interdits, sauf dans des circonstances exceptionnelles. ¹²⁶ Pendant les années avant la légalisation de la contraception – encore strictement régulé - en 1967, ¹²⁷ les standards sexuels devenaient de plus en plus libres : les

¹²⁰ Si on prend la vie d'Ernaux comme base de l'œuvre : elle est née en 1940 (à voir <https://www.annie-ernaux.org/fr/biographie/>), et l'œuvre prend fin quand la narratrice a 28 ans : on pourrait estimer la fin du livre donc en 1968.

¹²¹ Ernaux, *La femme gelée*, p. 133

¹²² Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 69

¹²³ Ernaux, *La femme gelée*, p. 133

¹²⁴ *Ibid.*, p. 143

¹²⁵ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 27 - 28

¹²⁶ *Ibid.*, p. 73

¹²⁷ Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, « Les effets du 'Deuxième Sexe' », Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 192

jeunes allaient à l'encontre de l'église et son interdiction de sexe avant le mariage.¹²⁸ Nous avons déjà rencontré cette libération sexuelle dans *Ce qu'ils disent ou rien*, ou un garçon dit même à Anne que « c'est malsain d'être vierge ».¹²⁹ Toute une autre attitude, donc. Pourtant, il y a toujours le tabou autour du sexe, notamment sur le fait que le but du sexe n'était pas seulement pour la reproduction, mais qu'il avait aussi la jouissance et le plaisir comme but.¹³⁰ Comme le dit Anne :

Toucher, la belle blague, c'est pas ça qui est mal, c'est le plaisir (...) Il faudrait toucher et ne pas avoir de plaisir, Alberte disait que sa mère disait que les femmes n'aiment jamais ça (...) je me jurais que j'aimerais moi, quitte à ne pas être normale.¹³¹

La génération des parents d'Anne nie même qu'une femme éprouve du plaisir sexuel, ce qui montre le grand tabou autour du sexe. Comme le remarque la narratrice de *La femme gelée*, « [d]urant des années je ne verrai personne défendre la liberté sexuelle des filles et surtout pas les filles elles-mêmes ».¹³² Pourtant, dans les trois œuvres d'Ernaux, les narratrices montrent toutes un intérêt pour le sexe. Elles sont quand même très conscientes du tabou autour du sexe, elles ont peur que leurs parents les « mettraient en maison de correction ».¹³³ Ces expériences personnelles montrent donc que ce qu'éprouvent les individus et la pensée prédominante ne sont pas les mêmes, mais que les filles n'osent pas s'exprimer à cause de cette pensée prédominante.

Par la suite, la question de la contraception est très importante dans les œuvres, car toutes les narratrices sont sexuellement actives. Dans le débat gouvernemental, la question de la contraception tournait autour de la frontière entre la responsabilité collective – avoir des enfants – et la liberté personnelle.¹³⁴ A cause de l'interdiction de la contraception et le tabou concernant la sexualité libre, tomber enceinte était la grande peur des jeunes filles, une peur dont il est « impossible de mesurer exactement la force ».¹³⁵ Dans *Les armories vides*, cette peur est devenue réalité pour Denise. Comme tant de Françaises, elle choisit l'avortement clandestin. Même si, pendant les années '50, les femmes luttèrent pour la contraception et non pas pour l'avortement – parce qu'elles comprenaient que demander la législation de l'avortement était

¹²⁸ *Ibid.*, p. 73

¹²⁹ Ernaux, *Ce qu'ils disent ou rien*, p. 98

¹³⁰ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 72

¹³¹ Ernaux, *Ce qu'ils disent ou rien*, p. 100

¹³² Ernaux, *La femme gelée*, p. 95

¹³³ *Ibid.*, p. 42

¹³⁴ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 83

¹³⁵ Ernaux, *La femme gelée*, p. 96

trop demandé auprès d'un gouvernement qui promouvaient l'approche nataliste¹³⁶ – la question de l'avortement est strictement liée au débat concernant la contraception pendant les années '50. Car, avant la légalisation de la contraception en 1967, les méthodes contraceptives le plus utilisées étaient de pratiquer le coït interrompu¹³⁷ ou l'avortement illégal.¹³⁸ Un avortement illégal était extrêmement dangereux à cause des mauvaises circonstances hygiéniques, et avait parfois pour conséquence la mort - ¹³⁹ la loi pour la légalisation de la contraception était, conséquemment, surtout instaurée pour réduire le nombre d'avortements clandestins.¹⁴⁰ Avorter illicitement avait surtout à faire avec des circonstances économiques ou personnelles. En outre, le fait que le père ne voulait pas encore devenir père, y jouait un grand rôle aussi.¹⁴¹ Cela est le cas pour Denise Lesur aussi – tandis qu'elle est enceinte, il part pour les États-Unis.¹⁴²

En montrant ces trois situations spécifiques, Ernaux démontre la présence du patriarcat et de ses effets négatifs qu'en éprouvent les femmes, ce qui transmet, plutôt implicitement dans *Les armoires vides* et plus explicitement dans *Ce qu'ils disent ou rien* et *La femme gelée*, un message contre cette forme de société où les femmes sont traitées en tant qu'individus du second plan. Mais, même s'il y a donc une sorte de « conscience féminine » dans les trois œuvres, qui réfute le patriarcat et ses conséquences pour les femmes, il n'y a pas de femme qui rompt vraiment avec les rôles de genre. Dès lors, il est question de ce qu'on pourrait nommer ce « failure to provide positive role models for women »,¹⁴³ – si on interprète un bon exemple en étant une femme qui sait justement rompre avec ces rôles et l'oppression qui en suit – une des raisons pour lesquelles les œuvres d'Ernaux se sont parfois vu refusées l'étiquette 'féministe'.¹⁴⁴ Il y a une sorte de paradoxe, donc, entre ce que montre Ernaux sur le patriarcat et ce que font finalement ses protagonistes. Est-ce qu'il est juste, par la suite, de rejeter ces œuvres en tant que féministes pour ces raisons ? Il y a plus de choses qui sont en jeu ici : comme l'explique la narratrice de la femme gelée, elle n'ose pas s'exprimer sur cette question à cause des raisonnements de son entourage. Le même vaut pour Anne dans *Ce qu'ils disent ou rien* : c'est l'assurance des garçons, un effet du patriarcat, qui fait qu'elle n'ose rien dire. Dans cette

¹³⁶ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 78

¹³⁷ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 192

¹³⁸ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 74

¹³⁹ *Ibid.*, p. 71

¹⁴⁰ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 192

¹⁴¹ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 79

¹⁴² Ernaux, *Les armoires vides*, p. 181

¹⁴³ Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness: Finding A Place in the French Feminist Canon? » *Journal of Gender Studies* 15 (2006) 2, 159 – 168, 167

¹⁴⁴ *Ibid.*

exigence de la société, il y a clairement l'importance de l'autre : il faut s'assimiler aux autres pour rentrer dans la société. Si l'on ose se plaindre ou faire des choses qui ne sont pas vues comme « normales », les autres désapprouvent de ce comportement. Cette désapprobation, par la suite, provoque un sentiment de honte, comme montre l'exemple de la narratrice de *La femme gelée*. Il y a donc des conséquences désagréables pour des femmes qui expriment leur mécontentement sur leur situation dans cette société patriarcale. Les œuvres montrent cependant bien les principales tensions que l'on pouvait trouver pendant les années 50 et 60 concernant la place de la femme dans la société française. Néanmoins, comme il devient clair de la non-égalité dans le mariage de la narratrice de *La femme gelée*, la nouvelle loi pour plus d'égalité dans le mariage n'influence pas forcément la vie vécue. En effet, bien que les nouvelles lois étaient importantes, elles n'avaient pas de conséquences directes sur la vie mariée dans *La femme gelée* – elle, comme les autres épouses, reste subordonnée à son mari, le « chef de famille ». Mais c'est justement en parlant des difficultés concernant sa personnalité, son mariage et le sexe, la contraception et l'avortement, qu'Ernaux affirme des décennies plus tard, à travers un récit personnel, que ces sujets étaient parmi les plus importants pour les femmes françaises de cette époque. Le fait que ses œuvres sont justement des œuvres personnelles, avec une dimension autobiographique, nous pousse à nous interroger maintenant sur la question de la dimension autobiographique, l'identité et la mémoire. Car, même si les œuvres dépeignent bien ces tensions principales des années 50 et 60, n'y a-t-il pas des dimensions qui problématifient une description autobiographique faite des décennies plus tard ?

Chapitre 2

Une ‘mémoire de fille’ véridique ?

Il est clair que les narratrices des trois premiers romans d’Ernaux sont fortement liées à une société donnée, ce qui est caractéristique de l’autobiographie¹⁴⁵ : il serait donc important de rechercher cette dimension-là maintenant, pour voir de quelle manière Ernaux elle-même se rapportait, pendant les années d’écriture, à la période dont elle fait référence dans ses écrits et aux expériences des narratrices. Car, même si elle montre bien les tensions féminines que l’on pouvait retrouver dans les années 50 et 60, ce n’est pas à ce moment-là qu’elle les écrit : il est toujours question d’un récit rétrospectif et autobiographique. Cette dimension autobiographique féminine est, en outre, quelque chose qui surgit à partir du milieu des années 1960. Les écrivaines parlent, par la suite, des sujets comme « female sexuality, female anguish, childbirth, mothering, rape, and other specifically female themes ».¹⁴⁶ Cette dimension autobiographique a donc aussi de l’importance pour notre recherche, car elle pourrait avoir une relation avec la dimension féministe des œuvres d’Ernaux. De ce fait, nous commencerons par la dimension autobiographique, pour ensuite lier cette dimension à la question de l’identité et de la mémoire.

I. La dimension autobiographique chez Ernaux

La dimension autobiographique dans les trois premières œuvres d’Ernaux est difficile à appréhender. Sam Ferguson, dans son livre *Diaries Real and Fictional in Twentieth-Century French Writing* les classe comme des romans autobiographiques. En effet, selon lui, bien que ces romans s’appuient fortement sur une expérience personnelle, il n’est pas question du pacte autobiographique tel que défini par Philippe Lejeune.¹⁴⁷ Selon Lejeune, il s’agit d’un pacte autobiographique quand l’identité de l’auteur, du narrateur et du personnage se mêlent tous dans un seul « je ».¹⁴⁸ Dans *Les armoires vides* et *Ce qu’ils disent ou rien*, cela n’est certainement pas le cas : les protagonistes ont des noms différents – Denise et Anne¹⁴⁹ respectivement. Dans *La femme gelée*, il y a ce mélange qui mène à un « je ». Ernaux l’a d’ailleurs commentée elle-même :

¹⁴⁵ Chanfrault-Duchet, Marie-Françoise « Textualisation of the self and gender identity in the life story », dans Tess Cosslett, Celia Lury et Penny Summerfield (éds.), *Feminism and Autobiography : texts, theories, methods*, (Londres & New York : Routledge, 2000), 61 – 75, 61

¹⁴⁶ Bertens, *Literary Theory*, p. 87

¹⁴⁷ Sam Ferguson, *Diaries Real and Fictional in Twentieth-Century French Writing*, (Oxford : Oxford University Press, 2018), p. 194

¹⁴⁸ Lut Missine, « Autobiographical pact », dans Martina Wagner-Egelhaaf (ed.), *Handbook of Autobiography/ Autofiction*, (De Gruyter: Berlin – Boston 2019), 222 – 227, 222

¹⁴⁹ « Anne » fait bien sûr fortement allusion à « Annie ».

Au moment où j'écris j'ai plus de trente ans, donc le 'je' qui est utilisé dans [*Les armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien* et *La femme gelée*] et celui de l'écrivain ne sont pas identiques, le 'je' de l'héroïne est distinct de celui de l'auteur. Cependant dans *La femme gelée*, j'emploie le 'je', mais avec une grande indécision, puisque je ne donne pas de nom à celle qui dit 'je' et on peut croire que c'est l'auteur qui parle.¹⁵⁰

Pour elle, donc, ces trois premières œuvres sont des romans.¹⁵¹ Pourtant, selon elle, interroger la vie est l'aspect le plus important de l'écriture : il y a donc une part importante de sa vie personnelle. Elle va, dans ses livres « dans ce sens d'une quête de la réalité ». ¹⁵² Après ces trois premiers livres, elle rejette en quelque sorte le roman. Elle dit qu'à partir du quatrième livre, on peut appeler ses livres des œuvres autobiographiques, mais elle dit aussi que ce terme la gêne :

L'autobiographie ressemble au modèle romanesque. On part, par exemple, de son enfance et on arrive au moment où l'on écrit. Ou bien on prend une période de sa vie, dont on raconte tous les événements. Pour moi, il ne s'agit pas de cela, il s'agit de rechercher à partir d'un sentiment, d'une situation personnelle, de trouver une forme.¹⁵³

Pourtant, elle se contredit elle-même ; selon elle, ses trois premières œuvres sont des romans, mais quand elle évoque sa propre conception de l'autobiographie, elle décrit cette forme romanesque où on dépeint une période particulière de sa vie, ce qu'elle fait dans ses 'romans'. Bien qu'elle omette des choses autobiographiques dans ses trois premières œuvres – l'avortement qu'elle subit dans *Les armoires vides* ne revient par exemple pas dans *La femme gelée* – celles-ci pourraient être classées d'« autobiographiques ». Si l'on adhère à sa propre conception, ses trois premières œuvres, bien qu'elles restent en partie fictionnelles, sont à considérer comme des autobiographiques, notamment du fait de leurs formes romanesques et qu'elles parlent d'une période vécue par l'auteur. Elle dit même de *La femme gelée* que cette œuvre est « l'interrogation de [s]on existence ». ¹⁵⁴ Une autre indication qui montre qu'il s'agit de romans autobiographiques est que *Les armoires vides* et *La femme gelée* se ressemblent beaucoup dans la description de la vie et des sentiments de la narratrice : le café-épicerie de ses parents, la honte qu'elle éprouve concernant l'anormalité de ses parents, la déchirure sociale, son entourage. *Ce qu'ils disent ou rien* se situe dans une situation différente : les parents d'Anne

¹⁵⁰ Annie Ernaux. « Sur l'écriture », 11

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 11

¹⁵² *Ibid.*, p. 10

¹⁵³ *Ibid.*, p. 11

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 12

n'ont pas un café-épicerie, mais son père travaille dans l'usine. Sa mère y a travaillé aussi, mais l'a quitté – elle sert encore quelques soirées par semaine dans un café. Pourtant, ce n'est pas complètement de la fiction. En effet, l'histoire à l'origine du livre est quelque chose qu'Ernaux a vécu et que l'on retrouve aussi dans *Les armoires vides* :

If *Les armoires vides*, as Ernaux's first novel, is an outpouring of the negative experiences and emotions which the change of class has entailed for the writer, *Ce qu'ils disent ou rien* is a variation on the theme, a fictionalised case-study of a particular phase of that experience.¹⁵⁵

Dans *Ce qu'ils disent ou rien* il est donc déjà question d'une forme de préambule stylistique à ce qu'elle essaie dès son quatrième livre : elle écrit à partir d'un sentiment, et dans ce cas précis, de ses expériences et émotions liées à un changement de classe. Il est clair qu'il y a une dimension autobiographique, mais qu'il y a aussi des parties de fiction.

Nous adhérons donc à la classification de ces trois œuvres comme des romans autobiographiques. Un roman autobiographique est un roman dont le lecteur présuppose un lien autobiographique avec l'auteur, sans que l'auteur dénomme explicitement cette dimension-là. Le lecteur présuppose ce lien car il pense reconnaître des ressemblances entre le récit et la vie de l'auteur.¹⁵⁶ Cette dimension reste donc assez floue et incertaine : la notion du « roman » va, normalement, à l'encontre de la notion d'« autobiographie ».¹⁵⁷ Cela dit, le roman donne aussi plus de liberté à l'auteur. D'un côté, il y a les avantages narratologiques : il est, par exemple, possible de donner plusieurs points de vue. Pourtant, dans le cas d'Ernaux, il est surtout question de « intensified reflexivity, a greater awareness of the problematic nature of identity, a higher degree of self-reference »¹⁵⁸, comme le montre l'exemple de la réflexion rétrospective sur la honte qu'éprouve la narratrice de *La femme gelée* concernant sa mère : elle se demande pourquoi elle a éprouvé de la honte à ce moment-là.¹⁵⁹

Un roman peut justement montrer les mécaniques cachées de la vie et les motifs qui poussent les gens à agir.¹⁶⁰ Dans cette optique, il est possible de donner une éventuelle explication à la forme de roman autobiographique des trois premières œuvres d'Ernaux : elle dit justement qu'elle se voit en tant que « sociologue » et même « historienne ».¹⁶¹ En utilisant

¹⁵⁵ Lyn Thomas, *Annie Ernaux, An introduction to the Writer and her Audience*, p. 9

¹⁵⁶ Lut Missine, « Autobiographical novel », dans Martina Wagner-Egelhaaf (ed.), *Handbook of Autobiography/ Autofiction*, (De Gruyter : Berlin – Boston 2019), 464 – 472, 464.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 466

¹⁵⁹ Ernaux, *La femme gelée*, p. 74

¹⁶⁰ Lut Missine, « Autobiographical novel », p. 467

¹⁶¹ Margot Dijkgraaf. « Annie Ernaux over haar metamorfose tot bourgeoisie; Alles is versplinterd »

le roman autobiographique, elle met en lumière les mécaniques sociales concernant la classe sociale, la sexualité féminine et l’oppression des femmes dans le patriarcat pendant un période spécifique, et comment ces cadres sociaux agissent sur l’individu. Cette dimension autobiographique dans laquelle Ernaux évoque les mécaniques oppressantes d’une société, a une implication fortement féminine et même féministe.

Avec le surgissement du critique littéraire féministe, pendant les années 70 et 80 du siècle dernier,¹⁶² les féministes issues des milieux académiques découvrent les stéréotypes de genre, et plus particulièrement ceux qui concernent les femmes, et qui sont, jusqu’à cette époque, profondément ancrés dans la pensée occidentale. En effet, dans la littérature, l’image de la femme répétaient surtout les stéréotypes culturels que l’on retrouvait dans la pensée collective.¹⁶³ Ces textes, qui étaient donc une expression de la culture occidentale, montraient qu’une femme indépendante était mal vue et rejetée, et donnaient alors une image négative de ces femmes. Il est clair qu’une femme dépendante était une ‘bonne’ femme : « The desired effect [of these texts] – of which the writer clearly need not be aware – is a perpetuation of the unequal power relations between men and women ». ¹⁶⁴ En outre, ces textes étaient pour la plupart écrits par des hommes : longtemps, il y avait peu de femmes écrivaines.¹⁶⁵ Selon les féministes des années 70, « the widespread stereotyping of women in literature and film (...) constituted a formidable obstacle on the road to true equality ». ¹⁶⁶ A cela s’ajoute la découverte de la féministe Kate Millett qui établit un lien étroit entre des relations personnelles et le système oppressant social : selon elle, « acts that we usually think of as completely private turn out to be extensions of the public sphere. The private and the political cannot be seen as wholly separate – on the contrary, they are intimately linked ». ¹⁶⁷ Par la suite, à partir du milieu des années 60, il y a eu de nombreuses de femmes qui se sont exprimées sur leurs expériences de vies personnelles en tant que femmes.¹⁶⁸ Dans cette optique, la forme d’écriture d’Ernaux peut donc être classé de « féministe ». Il est pourtant intéressant de constater qu’en niant la dimension autobiographique de ses œuvres, Ernaux rejette en quelque sorte la dimension féministe qu’implique une telle forme littéraire. Néanmoins, les œuvres dépeignent toutes – autobiographiques ou pas – des expériences féminines personnelles, et vont, en ce sens, à

¹⁶² Bertens, *Literary Theory*, p.87

¹⁶³ *Ibid.*, p. 84

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 81

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 82 - 83

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 83

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 87

l'encontre de la tradition littéraire qui était en place avant le surgissement d'un féminisme littéraire.

II. *Une identité racontée*

Il est donc quasiment certain que les trois romans qui constituent notre corpus, ont une dimension autobiographique. Selon Marie-Françoise Chanfrault-Duchet, l'autobiographie est le produit d'un processus de narrativisation, fictionnalisation et textualisation.¹⁶⁹ Dans sa théorie, il y a une place prépondérante pour l'identité narrative tel que le définit Paul Ricoeur. Cette identité narrative est « a form able to express the transformations of the identity as experienced through a lifetime », ce qui « makes it possible to hold together the two poles of the chain : the permanency of the character in the time and the permanency of the preservation of the self ». ¹⁷⁰ C'est dans la narrativisation d'une vie, par un récit dynamique et chronologique, que l'on voit l'évolution d'une soi.¹⁷¹ Cette vie, pourtant, reste étroitement liée au contexte social et historique. Pour les femmes en France, c'est à partir des années 1970 et du mouvement de libération des femmes qu'il devient possible de voir leurs vies en tant que reconnues par la société,¹⁷² ce qui pourrait donc expliquer le moment de publication des œuvres d'Ernaux. La narrativisation de la vie d'Ernaux est clairement présente dans les œuvres, surtout dans *Les armoires vides* et *La femme gelée* : à travers le temps qui passe, elle dévoile une période de sa vie. Bien que *Ce qu'ils disent ou rien* se déroule pendant un période plus court, il est aussi question de la vie d'Anne qui y est décrite chronologiquement. Il est à noter que *Les armoires vides* et *La femme gelée* ont été écrits d'un point de vue rétrospectif.

Cette contradiction d'Ernaux – le fait qu'elle nie avoir un lien avec le « je » de ses trois premières œuvres, bien que les œuvres se montrent en partie comme des autobiographies – fait qu'il est intéressant de se pencher sur la notion de l'identité narrative de Ricoeur. Il y a deux volets considérés dans l'identité narrative : celle de l'évolution du soi¹⁷³ et celle de la permanence de soi.¹⁷⁴ Avec ce concept d' « identité narrative », Ricoeur argumente justement qu'un individu est toujours en équilibre avec ce qu'il raconte sur soi-même, ce qui lui permet

¹⁶⁹ Chanfrault-Duchet, « Textualisation of the self and gender identity in the life-story », p. 63. Bien que son article « Textualisation of the self and gender identity in the life-story » parle des « life-stories », une forme dont on enregistre l'histoire d'une vie sur un magnétophone, surtout utilisé dans les sciences sociales, il y a un lien clair entre ces « life-stories » et l'autobiographie, une dimension souvent dénommée par Chanfrault-Duchet elle-même ; nous nous concentrerons seulement sur la narrativisation et la fictionnalisation; la textualisation est en ce cas moins important

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 62

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 63

¹⁷² *Ibid.*, p. 66

¹⁷³ *Ibid.*, p. 65

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 67

d'avoir une personnalité stable à travers le temps : il y a donc une certaine permanence de soi à travers le temps.¹⁷⁵ Comme le dit Ricoeur lui-même :

[L]'identité narrative (...) peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie (...) Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même.¹⁷⁶

Ricoeur montre ici non pas seulement le changement d'un individu, mais également le fait que le changement d'un individu mène à un changement de ce que celui-ci raconte sur lui-même. Une vie n'est pas fixe ; en effet, elle change avec les récits que l'individu raconte sur lui-même : « On voit [dans la perlaboration de la psychanalyse] en effet comment l'histoire d'une vie se constitue par une suite de rectifications appliquées à des récits préalables ». ¹⁷⁷ Cette dimension de fictionnalisation mène donc à un personnage cohérent, mais fait aussi que le récit d'une vie change au moment même où l'individu se développe ; sinon, il n'y a plus ce personnage cohérent dans lequel l'individu se reconnaît. Dès lors, selon la théorie de Ricoeur, il est en quelque sorte nécessaire qu'Ernaux s'est formé un « soi » dans ces œuvres dans lequel elle se reconnaissait au moment d'écrire. Quand elle dit qu'elle ne se reconnaît pas dans ce « soi », les contraintes de l'écriture se montrent : elle n'est plus, au moment de la conférence en 1997, la femme qui écrivait les livres des années plus tôt. Son identité s'est développée, mais comme ces livres sont permanents, inaltérables, la permanence de son identité disparaît. Dès lors qu'elle ne peut plus changer ses écrits, Ernaux dit qu'elle ne s'y reconnaît plus. Ainsi, elle ne peut perdre la stabilité d'une identité cohérente.

III. *Une mémoire fiable ?*

A cela s'ajoute encore la notion de la mémoire. La mémoire est une notion importante dans les récits autobiographiques, car ceux-ci puisent forcément leur inspiration de la mémoire de l'auteur. Mais dans quelle mesure la mémoire est-elle fiable ? De nos jours, on part généralement de l'idée que la mémoire est « subject to a constant process of change, and reshaped according to situation and context » : ¹⁷⁸ c'est le point de vue 'constructionnist' qui

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 63, 67

¹⁷⁶ Paul Ricoeur. *Temps et Récit III : le Temps raconté*, (Paris: Seuil, 1985), p. 355 – 356

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 356

¹⁷⁸ Angelika Schaser, « Memory », dans Martina Wagner-Egelhaaf (ed.), *Handbook of Autobiography/ Autofiction*, (De Gruyter : Berlin – Boston 2019), 342 - 349, 342.

s'est récemment développé, ce qui veut dire qu'on voit la mémoire en tant que « the expression of the current production of meaning today ».¹⁷⁹ En outre, il y a justement l'importance du contexte et de la mémoire collective :

Individual memory depends on the group context and historical context and can function only within collective memory, since the individual acquires, retrieves and also embeds his or her memories within the various groups to which s/he belongs (...) These memories are shaped more by the present than the past.¹⁸⁰

Cette relation entre soi, mémoire, et contexte historique est étudiée également par la branche de la psychologie qui s'occupe de la mémoire autobiographique et de la narration de soi : « Instances of self-memory, then, take place within and are shaped by social process ».¹⁸¹ De fait, l'organisation sociale joue un rôle important dans la mémoire – notamment en donnant une structure claire dans laquelle un souvenir doit rentrer – qui influence non seulement ce dont on se souvient, mais aussi la manière dont on se souvient.¹⁸² En ce sens, il devient clair que toute expression de la mémoire individuelle s'inscrit dans une époque et une société donnée, et qu'il y a donc l'importance du présent de la société pour se souvenir des choses qui se déroulaient des années, voire des décennies, plus tôt. La mémoire collective et la pensée générale du temps de raconter influencent et déterminent, de cette manière, la mémoire individuelle. De fait, les erreurs qu'on fait dans nos souvenirs sont devinables : on se souvient parfois autrement des choses, pour qu'ils soient en lien avec ce que l'on pense aujourd'hui.¹⁸³ En ce sens, il y a donc certainement cette « permanence de soi » dont fait mention Ricoeur. Pourtant, il est à dire qu'on ne se souvient pas que faussement – notre mémoire n'est pas que faible.¹⁸⁴ La mémoire se retrouve quelque part entre utilité et vérité : la fonction, la chose qu'on veut atteindre en racontant l'histoire de notre vie, détermine aussi de quoi on se souvient : « Faced with different goals, one goes about remembering in different ways ».¹⁸⁵

¹⁷⁹ *Ibid.*, 344

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 342-343

¹⁸¹ Kenneth J. Gergen, « Mind, Text and society : Self-memory in social context », dans Neisser, Ulric, and Robyn Fivush (eds.), *The Remembering Self: Construction and Accuracy in the Self-Narrative*, (Cambridge: Cambridge University Press 1994), pp. 78 – 104, 89

¹⁸² *Ibid.*, p. 90

¹⁸³ Eugene Winograd, « The authenticity and utility of memories », dans Neisser, Ulric, and Robyn Fivush (eds.), *The Remembering Self: Construction and Accuracy in the Self-Narrative*, (Cambridge: Cambridge University Press 1994), pp. 243 – 251, p. 246.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 245

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 248

Car presque tout récit autobiographique a un ‘point’, un but autour duquel tourne tout le récit, « with established value in the culture ».¹⁸⁶ Ce point donne au récit une fin claire et une direction, et mène à une sélection des souvenirs à raconter¹⁸⁷ – il est donc logique d’omettre des événements qui n’aident pas à atteindre ce point. En racontant un récit autobiographique, avec un point, avec des souvenirs sélectionnés, on s’établit en tant que personne particulière.¹⁸⁸

En analysant le cas d’Ernaux avec ce qu’on vient de découvrir sur la faillibilité de la mémoire, il devient clair que l’époque dans laquelle elle écrit, à savoir au cœur de la deuxième vague féministe, a forcément eu une influence sur ses écrits. Les théories concernant la forme construite de la mémoire supportent partiellement l’idée de Ricoeur qu’il y a une permanence de soi. En outre, l’idée de la mémoire collective se montre extrêmement importante, aussi pour la construction de la mémoire individuelle. Comme nous l’avons vu, Ernaux dépeint bien les tensions des années 50 et 60. Pourtant, ce qu’elle raconte doit aussi être influencé par les constructions sociales et la pensée générale des années 70 et 80, quand elle écrit. La forme des œuvres – le roman autobiographique sur l’expérience vécue par une femme – rentre bien dans cette période, car c’est justement un temps où les femmes commencent à écrire sur elles-mêmes. En outre, il doit y avoir un certain but qu’Ernaux veut atteindre, un certain point autour duquel elle raconte, qui détermine ce qu’elle écrit. A cela s’ajoute que ce but détermine les souvenirs qui lui viennent à l’esprit au moment où elle écrit ses œuvres. Le fait que les histoires autobiographiques s’altèrent et deviennent des histoires différentes n’est donc pas étrange : elle relate une histoire avec un point et un but particulier, qui détermine par la suite, d’un côté, quels souvenirs sont évoqués chez elle, et d’un autre côté, quels souvenirs elle choisit d’utiliser pour atteindre son but. En outre, même si nous venons de voir que la mémoire n’est pas que fausse, il faut toujours garder à l’esprit le fait qu’Ernaux reste une écrivaine qui n’a pas fait un pacte autobiographique : elle garde donc plus de liberté que quelqu’un qui fait vraiment l’histoire de sa vie. Pourtant, nous avons vu que cette forme de roman autobiographique donne justement plus de liberté que celle de l’autobiographie pure et que, par la suite, un roman autobiographique peut être utilisé pour montrer les aspects normalement cachés de la vie, et les motifs qui poussent les gens à agir. En ne faisant pas de pacte autobiographique, elle peut s’interroger plus profondément sur les fonctionnements de la société, tout en s’appuyant sur une expérience personnelle.

¹⁸⁶ Gergen, « Mind, Text and society : Self-memory in social context », p. 91

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 91

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 97

Il est clair que la mémoire et ses implications renforcent la notion d'une « permanence de soi » et qu'en raison d'une absence de pacte autobiographique, Ernaux peut choisir et sélectionner ses souvenirs pour faire passer son message. Nous avons vu que la forme dans laquelle Ernaux écrit peut déjà être qualifiée de féministe. Néanmoins, il est intéressant de constater qu'elle qualifie ses œuvres de « romans », ce qui nie en quelque sorte cette dimension féministe que l'on retrouve dans la forme. Dans tous les cas, il paraît clair que le temps de l'écriture joue un rôle important. A cet effet, nous avons fait mention d'une hypothèse qui pourrait expliquer la date de publication des œuvres, notamment le fait que raconter l'expérience d'une vie de femme devenait moins inhabituel à cette époque en raison du féminisme. De plus, nous avons vu, à travers la notion de « l'identité narrative » et la mémoire que le temps de l'écriture a dû forcément influencer ses récits : on raconte sur soi-même à la manière dont on se reconnaît dans cette histoire. Dès lors, il est intéressant de rechercher le rapport qu'entretiennent les trois premières œuvres d'Ernaux avec le temps dans lequel elle les a écrites – le temps du deuxième vague féministe.

Chapitre 3

Une femme dans son temps ?

Il est donc clair que le contexte historique du temps de l'écriture influence ce qu'on écrit. Dans cette optique, il est important de rechercher dans quelle mesure les trois œuvres d'Ernaux que nous étudions sont liées au contexte historique de l'époque à laquelle elle écrit – époque à laquelle la deuxième vague féministe en France a atteint son sommet et qui, en 1981 – année à laquelle est publié *La femme gelée* – diminue déjà. Bien que la notion d'influence soit toujours difficile à dénommer, il est toutefois pertinent d'analyser les œuvres de cette manière : elle nous permet d'aboutir à une réponse à notre question de recherche et conclure avec plus d'assurance quelle est la position de ces œuvres d'Ernaux vis-à-vis du féminisme en se concentrant sur la notion du patriarcat et sa destruction.

Il est à dire, pourtant, qu'après les mouvements de mai 1968, le féminisme du deuxième vague s'est divisé dans plusieurs groupes. Un des groupes les plus importants était le Mouvement de libération des femmes (MLF), qui ne connaissait pas de forme organisée, et était non-mixte : les hommes n'étaient pas les bienvenus.¹⁸⁹ Ce mouvement est surtout connu pour son féminisme révolutionnaire, qui considère que le système patriarcal est « l'ennemi principal » et qui « se sent proche de Simone de Beauvoir ».¹⁹⁰ Entre autres, il y avait également le MLAC (« mouvement de libération de l'avortement et de la contraception »), la tendance « lutte de classe », et la tendance « psychanalyse et politique ».¹⁹¹ Pourtant, comme Ernaux fait référence au *Deuxième sexe* elle-même dans *La femme gelée*, nous nous concentrerons ici sur ce féminisme 'révolutionnaire' ou 'radical' – car ces féministes rejetaient les compromis faites par leurs prédécesseurs – qui voulait donc détruire le patriarcat, pour que les femmes puissent devenir des êtres autonomes et individus dans la société française.¹⁹² Pour aboutir à cette libération de la femme, il y avait l'idée qu'il faut avoir de l'autonomie sur son corps, que « control of one's body was the starting point of personal liberation ».¹⁹³

Dans *Le deuxième sexe* – déjà publiée en 1949 – Beauvoir démontre le fonctionnement de la société et la manière dont la femme est subordonnée à l'homme. Avec son célèbre adage « on ne naît pas femme, on le devient »,¹⁹⁴ elle a voulu indiquer que la femme est formée par la situation dans laquelle son entourage la pousse : il n'y pas d'essence pour la notion de femme.¹⁹⁵

¹⁸⁹ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 171 – 172.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 172. "L'ennemi principal" renvoie au livre *L'ennemi principal* de Christine Delphy (à voir Bard, p. 172n28)

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 172-173

¹⁹² Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 96 – 98

¹⁹³ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 151

¹⁹⁴ Beauvoir, *Le Deuxième sexe II*, p. 13

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 500

Pour analyser notre corpus par rapport au féminisme pendant les années 70, nous commencerons par une brève analyse du livre de Beauvoir pour contraster quelques-uns de ses concepts issus du *Deuxième sexe* avec les œuvres d’Ernaux – il ne sera pas question d’une analyse exhaustive à la base du *Deuxième sexe*. Cela nous donnera tout de même une meilleure compréhension sur la base des idées féministes de la deuxième vague. Ensuite, nous regarderons de plus près ce contexte historique et le féminisme de la deuxième vague – ses idées, ses buts, ses impasses – pour analyser les œuvres d’Ernaux à la vue de celle-ci.

I. *L’influence du Deuxième sexe*

Publié en 1949, *Le deuxième sexe*, en détruisant les conventions familiales, a fait tout un scandale : l’œuvre était même mise à l’index et était donc interdit par le Vatican.¹⁹⁶ Pour son temps, le livre était trop radical :

While *The Second Sex* was avidly read by many women, Beauvoir’s radical individualism exceeded the prevailing standard for popular acceptance, as were her solutions for a real destruction of the patriarchy and the triumph of gender equality.¹⁹⁷

Comme nous l’avons vu dans le premier chapitre, les décennies après la publication du *Deuxième sexe* étaient marquées par une discussion basée sur la « nature » de l’identité féminine, ce qui est justement ce qu’attaque Beauvoir dans son œuvre. Son analyse de la société patriarcale gagne de l’importance pour les féministes de la ‘génération’ de ’68 et elle est devenue leur ‘mère spirituelle’.¹⁹⁸ La thèse du *Deuxième sexe* est que « la majorité des femmes a toujours été tenue à l’écart de la marche du monde, parce que les hommes, qui se posèrent d’emblée comme les seuls responsables, leur refusèrent les possibilités d’une existence autonome ».¹⁹⁹

Beauvoir expose dans son analyse que la femme, dans la société occidentale, a toujours eu la place de l’Autre : « Elle se détermine et se différencie par rapport à l’homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l’inessentiel en face de l’essentiel. Il est le Sujet, il est l’Absolu : elle est l’Autre ».²⁰⁰ Cette détermination par rapport à l’homme est présente dans les œuvres de notre corpus, comme nous l’avons vu dans le premier chapitre : Denise, dans *Les armoires*

¹⁹⁶ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 51, Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, “Les effets du ‘Deuxième Sexe’”

¹⁹⁷ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 51

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 106

¹⁹⁹ Maité Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français: du moyen âge à nos jours*, p. 417

²⁰⁰ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, I* (Paris: Gallimard, collection Folio Essais, 1976 [1949]), p. 17

vides, se voit en tant qu'autre personne quand elle est avec un garçon ; la narratrice de *La femme gelée* songe que la vie aurait du sens avec un homme à ses côtés. Beauvoir montre donc les rôles de genres qui ont été imposés dans le patriarcat, et que les traits dits 'féminins' ne sont pas liés à une identité féminine par excellence mais qu' « ils reflètent une situation »²⁰¹ : une situation d'oppression. En outre, elle énonce que l'expérience de la grossesse, de l'accouchement et de la maternité auraient comme effet pour la femme l'aliénation de son propre corps.²⁰² Cela est clairement le cas pour la narratrice de *La femme gelée*. Ayant subi une éducation 'anormale' de ses parents, et ayant cru qu'elle ne finirait jamais comme les autres femmes, elle finit néanmoins par devenir une femme 'moderne', qui réconcilie tout. Elle est devenue « une femme gelée ».²⁰³ A l'apogée de son aliénation, elle remarque : « Il me semblait que je n'avais plus de corps, juste un regard posé sur les façades des immeubles de la place, la grille de l'école Saint-François, le Savoy où l'on jouait, j'ai oublié le titre ».²⁰⁴ Cette aliénation qu'elle expérimente vient du fait qu'elle est l'Autre dans le monde, ainsi que dans sa vie privée. Elle est passive, elle n'a même plus de corps : elle n'est qu'un regard. C'est l'aliénation complète. Et cela même pour une femme qui a lu *Le deuxième sexe* et qui a eu ses révélations quant à l'égalité des sexes : « *Le Deuxième Sexe* m'a fichu un coup. Aussitôt les résolutions, pas de mariage mais pas non plus d'amour avec quelqu'un qui vous prend comme objet ».²⁰⁵ En fait, comme le montre Nelly Wolf dans son article « Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux », il y a plusieurs 'types' de femmes illustrées dans *Le deuxième sexe* qui se succèdent dans *La femme gelée* : la fille « élevée en garçon », la femme libre, qui vit avec un homme, la femme mariée et, finalement, la femme 'totale', qui réconcilie travail et ménage.²⁰⁶ Cette évolution de la narratrice montre donc clairement et ironiquement, en analysant *La femme gelée* sous l'égide de la théorie de Beauvoir, que même une femme qui ne le veut pas, finit par être incorporée dans le système patriarcale.

Selon Beauvoir, cela a un rapport avec le fait que la femme soit coupée d'autres femmes : elles sont enfermées chez elles, et donc les femmes ne parviennent pas à « construire solidement un 'contre-univers' d'où elles puissent défier les mâles ».²⁰⁷ Il est donc impossible pour elles de se révolter dans la société telle qu'elle était en 1949. Beauvoir montre que les femmes pensent être une exception : « de certains malheurs, certains accidents, elle pense avec

²⁰¹ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe II*, p. 500

²⁰² Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 50

²⁰³ Ernaux, *La femme gelée*, p. 182

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 103

²⁰⁶ Nelly Wolf, « Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux », *Études françaises*, 47 (2011) 1, pp. 129 – 140, DOI: <https://doi.org/10.7202/1002520ar>

²⁰⁷ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe II*, p. 502

tranquillité : ‘Ça ne m’arrivera pas à moi’ ; inversement, elle s’imagine que ‘pour moi on fera une exception’ ». ²⁰⁸ Cela est exactement ce qui se passe avec la narratrice de *La femme gelée* : bien que la plupart des femmes subissent des effets négatifs de la société patriarcale, elle ne pense pas que cela puisse devenir sa situation à elle – mais c’est ce qui se passe finalement. Selon Beauvoir, les femmes ne se comparent pas les unes avec les autres :

[O]n lui a appris à surestimer la valeur de son sourire et on a oublié de lui dire que toutes les femmes souriaient. Ce n’est pas qu’elle se pense plus extraordinaire que sa voisine : c’est qu’elle ne se compare pas (...).²⁰⁹

Pourtant, cette affirmation contredit ce qu’on voit chez Ernaux. Chez Ernaux, il est justement question d’une comparaison incessante, la présence de l’autre – surtout de l’autre fille – étant extrêmement importante. Il est plutôt question d’une sorte de « rivalité féminine » chez les narratrices d’Ernaux : « C’est comme ça que j’ai commencé à vouloir réussir, contre les filles, toutes les autres filles, les crâneuses, les chochotes, les gnagnans... Ma revanche », ²¹⁰ ou encore : « Je peux de moins en moins la piffer, Céline. En marchant à côté d’elle, je me suis trouvée supérieure à elle d’un seul coup ». ²¹¹ Ou bien que la narratrice de *La femme gelée* et ses amies ne veulent pas inviter une autre fille car elle est « trop bien » ²¹² – c’est-à-dire trop belle. Une fois mariée, la narratrice commente : « Obligée de penser que j’avais la meilleure part. On finit par ne plus comparer sa vie à celle qu’on avait voulue mais à celle des autres femmes ». ²¹³ Il est donc clair que dans les trois œuvres d’Ernaux, les filles se comparent sans cesse ; mais elles se comparent pour une certaine rivalité, elles veulent être meilleure que l’autre. Cela ne mènera, bien sûr, jamais à une sororité si nécessaire pour se révolter contre la société patriarcale, de cette manière elles ne seraient jamais capables de construire ce « contre-univers » : non pas à cause d’absence de comparaison ou absence d’autres femmes avec qui se comparer, mais parce que la comparaison se fait à d’autres fins, pour une rivalité. Pour la narratrice mariée de *La femme gelée*, il est toujours question d’affirmer à elle-même qu’elle détient « la meilleure part » - que sa vie reste meilleure que celle d’autres femmes.

Finalement, Beauvoir donne son opinion quant à la manière dont l’émancipation des femmes peut être atteinte : une « prise de conscience collective des femmes » est nécessaire pour que

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 502

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ Ernaux, *Les armoires vides*, p. 70

²¹¹ Ernaux, *Ce qu’ils disent ou rien*, p. 144

²¹² Ernaux, *La femme gelée*, p. 115

²¹³ *Ibid.*, p. 172

« les femmes [comprennent] qu'il n'y a pas de condition féminine figée, que tout peut changer, si elles prennent leur destin en main ». ²¹⁴ Nous avons vu que les trois narratrices subissent une formation d'une conscience individuelle féminine ; dans *Les armoires vides* implicitement, dans *Ce qu'ils disent ou rien* et *La femme gelée* plus explicitement. Dans les deux dernières œuvres, il est question d'une prise de conscience sur leur situation *personnelle* ; il n'est pas question d'une prise de conscience collective. Néanmoins, dans *Ce qu'ils disent ou rien*, Anne réfute sa propre argumentation à cause de l'intériorisation du patriarcat. La narratrice de *La femme gelée* est la seule qui remarque consciemment les effets négatifs du patriarcat et ne réfute pas elle-même ses arguments. Cependant, car elle est toute seule et craint les réactions de son entourage, ²¹⁵ elle aussi finit par être incorporée par le système patriarcal.

Elle essaie pourtant de suivre l'autre solution de Beauvoir pour la libération des femmes : l'indépendance économique. Selon Beauvoir, celle-ci est indispensable pour libérer la femme : « c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète. Dès qu'elle cesse d'être une parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule ; entre elle et l'univers il n'est plus besoin d'un médiateur masculin ». ²¹⁶ Dans *Les armoires vides* et *Ce qu'ils disent ou rien* les narratrices se préparent à travailler dans le futur afin de devenir institutrice. Dans *La femme gelée*, la narratrice devient la 'femme totale', qui sait tout réconcilier, ce qui lui donne donc une charge de travail énorme. Pourtant, même si la narratrice de *La femme gelée* travaille, elle ne devient pas économiquement indépendante de son mari :

[Q]ue son traitement soit considérée comme une belle somme entière, pour nous, et le mien comme un appoint, gros, mais dont il faut toujours soustraire quantité de billets, l'aide-ménagère, les impôts sur deuxième salaire, reste plus qu'un minable tas à côté du sien. ²¹⁷

En restant mariée la femme ne gagne pas encore beaucoup d'argent : « Comment alors oserais-je dire que je ne travaille pas pour le plaisir ? » ²¹⁸ songe la narratrice de *La femme gelée*. Néanmoins, de par son travail et sa prise de conscience, elle semble être sur la bonne voie. Sa situation soutient l'idée que le manque de sororité fait qu'il est impossible de se révolter individuellement contre le système patriarcal : elle n'y parvient pas toute seule. Il est clair qu'*elle* fait, individuellement, de son mieux pour échapper aux rôles de genre, mais n'y parvient

²¹⁴ Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français : du moyen âge à nos jours*, p. 428

²¹⁵ Ernaux, *La femme gelée*, p. 149

²¹⁶ Beauvoir, *Le deuxième sexe II*, p. 587

²¹⁷ Ernaux, *La femme gelée*, p. 173

²¹⁸ *Ibid.*

pas. Elle remarque même qu'elle n'ose pas s'exprimer sur le mécontentement qu'elle éprouve au regard de sa situation, à cause des possibles réactions de son entourage.²¹⁹ Si d'autres (femmes) éprouvent le même sentiment et ont la même prise de conscience, il est plus probable de se révolter ensemble contre le système patriarcal. L'idée de sororité manque donc dans l'œuvre, là où l'intériorisation du patriarcat est stressée. En démontrant les exigences de la société patriarcale, et en montrant qu'une femme toute seule ne parvient pas à rompre avec le patriarcat, l'œuvre montre justement qu'une sororité, une prise de conscience *collective*, pourrait faire partie de la solution dans la lutte contre le patriarcat.

II. *Une deuxième vague*

a. *La lutte contre l'aliénation féminine*

Pour que la femme devienne autonome, les féministes pensaient qu'il faut avoir la libre disposition de son corps. Car, comme l'argumente Sandra Reineke dans *Beauvoir and her sisters, the politics of women's bodies in France*, Beauvoir a démontré que le corps féminin était vu comme « a locus for patriarchal power ». ²²⁰ Par la suite, tous les groupes féministes étaient d'accord qu'il faut légaliser l'avortement, et donner aux femmes le droit à leur libre sexualité.²²¹ Selon le Mouvement pour la liberté de l'avortement et la contraception (MLAC), il n'est pas possible d'être un individu libre sans une disposition totale de son corps.²²² Une sexualité libre et l'accès à l'avortement aideront à donner aux femmes la chance de se développer en tant qu'individu. Pour aboutir à cette légalisation, le « manifeste des 343 » était publié. 343 femmes, y compris des célébrités comme Simone de Beauvoir, déclaraient dans le manifeste d'avoir avorté illicitement. Ce manifeste a été publié en 1971²²³ : la loi Veil pour l'interruption volontaire de la grossesse date de 1975.²²⁴

Dans ce contexte, la date de publication des *Armoires vides* en 1974, traitant justement d'un avortement illicite, est une bonne raison afin de placer Ernaux dans le combat des féministes. Même si elle ne donne pas de jugement de valeur à l'acte d'avortement, le fait même de l'écrire est extrêmement rare ; dans la littérature française, il y peu d'œuvres parlant de l'avortement – et si elles en parlent, c'est surtout l'aspect moral qui est traité, et non pas l'acte d'avortement

²¹⁹ *Ibid.*, 149

²²⁰ Sandra Reineke, *Beauvoir and her sisters, the politics of women's bodies in France* (Urbana: University of Illinois press, 2011), p. 26

²²¹ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 155 – 157

²²² *Ibid.*, p. 159

²²³ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 158; Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 172; Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, « Années 1970, la rupture »

²²⁴ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 195.

lui-même.²²⁵ En ce sens, même si le focus de l'œuvre est mis sur le changement de classe sociale, le livre peut quand même être vu en tant que soutien à la question qui était – en ce temps-là – une des plus importantes questions féministes : il a donc une dimension fortement féministe dans son œuvre. Ernaux, n'étant pas encore célèbre au moment de la publication du manifeste des 343, ne l'a pas signé. Ce livre est, en quelque sorte, à voir comme son propre manifeste à soi – c'est sa manière personnelle d'agir pour le mouvement pro-avortement. C'est aussi ce qu'elle a avoué dans un entretien datant de 2014 : « Mon roman (...) était une façon pour moi de prendre part au militantisme [pour obtenir la libéralisation de l'avortement] ». ²²⁶ Elle déclare ne pas avoir signé ce manifeste de 343 car elle « n'[était] rien » en ce moment-là, et car elle était « mariée à un cadre, et déclarer publiquement avoir avorté aurait eu l'effet d'une bombe ». ²²⁷ Elle n'a pas osé exprimer qu'elle a subi un avortement elle-même – mais elle voulait participer au militantisme quand même. Pour faire cela, le roman – bien qu'autobiographique – s'y prête à merveille : strictement dit, ce n'est pas Annie, mais Denise qui subit l'avortement.

La lutte pour l'avortement légal était un des moyens féministes afin d'aboutir à la liberté du corps féminin, qui était, selon les féministes, une manière d'aboutir à la libération des femmes. ²²⁸ Comme nous l'avons déjà vu dans le premier chapitre, la sexualité joue un rôle important chez Ernaux. Elle ne craint pas de montrer l'expérience de la sexualité chez les filles. Dans *Ce qu'ils disent ou rien*, la sexualité d'Anne est exploitée par les garçons de la colonie des vacances, qui la traitent ensuite en tant qu'objet. Il n'est donc pas du tout question d'une sexualité libre, car elle est punie pour son comportement. Pourtant, en manifestant sa sexualité, et en contestant le fait qu'elle sera un « objet », elle s'assume justement en tant que sujet. En exprimant sa sexualité, même que dans des conditions restreintes, Anne découvre tout de même qu'elle est un sujet. Surtout lorsqu'il s'agit d'un moment intime, voulu par elle aussi, avec un garçon qui « appuyait de tout son corps sur [elle] contre l'arbre, [elle a] cessé d'un seul coup d'être spectatrice ». ²²⁹ De nouveau, assumer sa sexualité aide à ne plus être aliénée, à ne plus être spectatrice. De cette manière, l'exemple d'Anne soutient l'argument qu'à travers une libre disposition de son corps – qui existe dans ce cas en assumant sa sexualité, même dans les restrictions qu'une fille y expérimente – on atteint une forme d'autonomie individuelle. Ici,

²²⁵ Véronique Montémont, « Avorter : scandale », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot, *Annie Ernaux : un engagement d'écriture* (Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2015), pp. 27 – 37, <https://books.openedition.org/psn/143>

²²⁶ Mina Kaci, « Annie Ernaux : 'J'ai toujours été persuadée que rien n'était jamais gagné pour les femmes' », *L'humanité*, 3 février 2014, consulté le 13 juin 2020, de <https://www.humanite.fr/annie-ernaux-jai-toujours-ete-persuadee-que-rien-netait-jamais-gagne-pour-les-femmes>

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 151

²²⁹ Ernaux, *Ce qu'ils disent ou rien*, p. 91

Anne ne se sent pas en tant que l'Autre. En démontrant la sexualité éprouvée par les femmes, et en montrant que les femmes peuvent développer une conscience individuelle à travers une sexualité plus libre, *Ce qu'ils disent ou rient* soutient l'argument de la deuxième vague féministe selon lequel la libre disposition de son corps mène à l'autonomie. Pourtant, à cause de manque de sororité et l'intériorisation du patriarcat, Anne ne s'exprime pas concernant cette prise de conscience.

b. L'aspect politique de l'expérience vécue

Une des adages de la deuxième vague féministe était que le personnel est politique ; comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, cela a mené à plusieurs œuvres basées sur l'expérience personnelle féminine. Mais cet adage avait aussi de l'influence sur le féminisme de ce temps-là : c'est un « theoretical springboard from which to take action »²³⁰. Ce que les féministes veulent atteindre, par cette phrase, est :

[R]adical equality – equality based on a single, nongendered standard in personal life as well as in public. Politicizing the personal was a powerful tool for addressing the power imbalances and oppression that women faced in patriarchal society and that had always been considered outside the realm of public debate or politics.²³¹

C'est exactement ce que fait Ernaux – elle utilise son expérience personnelle, sous la forme d'un roman autobiographique, pour démontrer les formes d'oppression. Non seulement la forme des œuvres leur confère une dimension féministe, mais le fait qu'elle utilise ces formes pour démontrer les modes d'oppression subies par une femme – qui plus est issue d'une classe sociale basse – y participe. Elle est donc même à considérer « intersectionnaliste », comme l'argumente Lyn Thomas, car elle montre l'accumulation des formes d'oppression, surtout les oppressions de classes sociales et les oppressions orientée autour de la condition d'existence de la femme. Beaucoup des féministes contemporaines considèrent cette notion d'« intersectionnalité » en tant qu'extrêmement importante.²³² Comme nous l'avons vu dans l'introduction, la focalisation sur la classe sociale et non pas sur le genre est contestable pour quelques féministes – Claire-Lise Tondeur remarque que « belonging to a sex which did not have a voice is less important than coming from a class which has never had the right to

²³⁰ Geenewald, *Daughters of 1968*, p. 113

²³¹ *Ibid.*

²³² Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness: Finding A Place in the French Feminist Canon? », p. 163

speak ». ²³³ Cela semble également la position d'Ernaux elle-même au début de sa carrière : elle répugnait reconnaître l'importance du genre dans son travail, ce qui change pourtant plus tard. ²³⁴ Ce concept d'intersectionnalité montre néanmoins qu'il n'est pas forcément nécessaire de 'choisir' entre les deux : il est possible de montrer les deux modes d'oppression, en les accumulant.

Le deuxième vague féministe en France avait aussi une dimension fortement théorique – une dimension pour laquelle le féminisme français est le plus connu hors des frontières de l'Hexagone. Pourtant, « [t]he antireformist wings of the movement, notably the radical feminists and Psych-et-Po, were operating at a theoretical pitch beyond the hearing range of the average French woman ». ²³⁵ En outre, les militantes du MLF voulaient atteindre une société radicalement différente à travers, entre autres, la destruction du mariage et de la famille. ²³⁶ Le MLF se montrait en tant qu'anti-hommes ; cela aliénait les femmes hétérosexuelles et mariées. ²³⁷ Le féminisme de la deuxième vague était parfois donc trop radical pour la femme 'normale'. Les œuvres d'Ernaux qui constituent notre corpus vont exactement à l'encontre de cette dimension théorique et anti-masculine, *mais* tout en montrant l'oppression féminine. Il est clair que ces œuvres ne sont pas théoriques – elles partent de l'expérience vécue – et, même si elles montrent la domination masculine dans la société patriarcale, elles ne démontrent pas d'anti-hétérosexualité et n'incitent pas au séparatisme qui est à retrouver chez le MLF. Il semble qu'Ernaux a délibérément choisi de ne pas faire partie de ce courant théorique : elle dit même sur *La femme gelée*, en 1997, qu' « [elle a] tourné le dos à toute théorie et décidé de partir de l'expérience (...) Pas de théorie mais l'interrogation de [son] existence ». (12)

Les œuvres d'Ernaux plaisaient, par la suite, peut-être mieux aux femmes qui étaient normalement aliénées par les objectifs du féminisme plus radical. En outre, même si *La femme gelée* montre une femme qui ne sait pas rompre avec les modes d'oppression, le livre apporte tout de même une réflexion sur le rapport qu'entretient la femme face à l'oppression. Comme l'argumente Barbara Havercroft, à travers une répétition des stéréotypes – la femme mariée bourgeoise – et en y ajoutant un peu de variation – la narratrice qui considère sa situation en tant que négative, qui n'est pas heureuse dans sa situation, contrairement à d'autres femmes

²³³ Cité dans Lyn Thomas, *Annie Ernaux, An Introduction to the Writer and her Audience*, p. 142

²³⁴ *Ibid.*, p. 142 – 143.

²³⁵ Greenwald, *Daughters of 1968*, p. 210

²³⁶ *Ibid.*, p. 211

²³⁷ *Ibid.*, p. 213

montrées dans *La femme gelée* – Ernaux aboutit à un « renversement discursif », ²³⁸ et il est donc question d’agentivité :

[L]e discours utilisé pour (re)présenter le passé dans l’œuvre d’Annie Ernaux est lui-même susceptible de constituer une forme d’agentivité, critiquant les contraintes et les mentalités antérieures et actuelles et agissant sur les attitudes du lectorat et sur les normes sociales. ²³⁹

De ce point de vue, même si *La femme gelée* ne donne pas de ‘solution’ et ne montre pas une femme qui romps avec la mode d’oppression, elle défie le discours de la société patriarcale – comme nous l’avons vu ici présent dans la vie de la narratrice de *La femme gelée*. Les discours maintiennent justement les idées reçues, et Ernaux, dans *La femme gelée*, déconstruit le discours patriarcal en montrant son expérience personnelle et les modes d’oppression. En outre, *Les armoires vides* et *Ce qu’ils disent ou rien* aident aussi à déconstruire le discours patriarcal, car ces œuvres montrent également les mécanismes oppressants du patriarcat et vont à l’encontre de ce discours qui fait penser qu’il faut forcément rentrer dans les stéréotypes féminins pour être heureux et qui font croire à une fille que, si elle n’est pas belle, elle « ne [plaira] jamais à aucun garçon (...) ne [sera] jamais aimée et la vie ne vaudra pas la peine d’être vécue ». ²⁴⁰ Les œuvres déconstruisent le discours patriarcal justement en le démontrant et en montrant les systèmes d’oppression. La date de publication de *La femme gelée* est d’ailleurs intéressante : elle a été publiée en 1981, après le sommet du féminisme du deuxième vague. ²⁴¹ En étant publiée en 1981, *La femme gelée* donne justement un moyen afin de faire rendre compte aux femmes de leur oppression, et cela même dans une période qui suit la grande influence du féminisme. Comme le dit Lyn Thomas, l’œuvre montre justement comment « on ne naît pas femme, on le devient ». ²⁴² Comme nous l’avons vu dans le deuxième chapitre, un récit autobiographique doit avoir un but, un point à démontrer, qui est intimement lié au contexte historique. Chez Ernaux, nous pourrions classer ce but en tant que démontrer les mécanismes d’oppression sociale : pour *Les armoires vides*, nous pouvons dire qu’il est plutôt question de démontrer le système d’oppression des classes sociales, mais dans le cadre d’une situation forcément féminine : un avortement illégal. *Ce qu’ils disent ou rien*, par la suite,

²³⁸ Barbara Havercroft, « Lorsque le sujet devient agent : écriture et engagement chez Annie Ernaux », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot, *Annie Ernaux : un engagement d’écriture*, (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2015), p. 81 – 88, <https://books.openedition.org/psn/153>

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ Ernaux *La femme gelée*, p. 63

²⁴¹ Bard, *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, p. 174

²⁴² Lyn Thomas, *Annie Ernaux: An introduction to the writer and her audience*, p. 10

démontre la sexualité féminine – et le fait qu’une fille n’a pas le ‘droit’ d’éprouver du désir, dans le cadre de la société patriarcale. *La femme gelée*, par la suite, a comme but principal de dénoncer les effets négatifs du patriarcat sur et les rôles de genre accordés à la femme.

Il devient clair que, conformément à la théorie du deuxième chapitre, il y a un lien qui peut être supposé entre les œuvres d’Ernaux et le contexte historique du temps de l’écriture. Ernaux montre son soutien aux fers de lance du deuxième vague féministe – l’accès à l’avortement légal et la libre disposition de son corps qui mène à une autonomie individuelle. Cependant, là où cette deuxième vague était souvent théorique, Ernaux a décidé de s’exprimer sur le plan personnel, ce qui pourrait être plus attirant pour les femmes normalement aliénées par le féminisme radical. La situation des narratrices est conforme à la situation telle que décrite par Beauvoir, et il est clair que la narratrice de *La femme gelée* essaie de devenir indépendante en suivant les recommandations de Beauvoir. Les œuvres vont pourtant à l’encontre du *Deuxième sexe* en montrant que les femmes se comparent les unes avec les autres – une comparaison qui démontre une rivalité féminine et un manque de sororité.

Les œuvres montrent également de quelle manière il est difficile de rompre avec les rôles attribués dans la société patriarcale : aucune des narratrices n’y parvient. D’un côté, comme est le cas d’Anne dans *Ce qu’ils disent ou rien*, parce qu’elle réfute sa propre argumentation à cause de l’intériorisation du patriarcat. D’un autre côté, dans *La femme gelée*, parce qu’il est question d’un manque de sororité : elle est la seule femme dans l’œuvre qui critique les rôles de genre et ne parvient donc pas à rompre avec eux. De cette manière, Ernaux montre que la sororité est absente, mais nécessaire. Mais, même si les narratrices ne parviennent pas à détruire le patriarcat, les œuvres détruisent le discours patriarcal qui fait croire qu’on ne peut devenir heureux qu’en adhérant aux rôles de genre imposés.

Conclusion

Donc, de quelle manière pourrait-on classer Annie Ernaux et ses trois premières œuvres dans le débat féministe concernant le patriarcat et sa destruction ? Cette interprétation à la base des idées féministes pendant le contexte historique de temps d'écriture et du temps dont parlent les œuvres a bien pu ajouter une dimension au débat concernant le féminisme d'Ernaux. Dans les trois œuvres, Ernaux montre clairement que la société patriarcale est présente dans la vie des trois narratrices, et qu'elles en subissent des désavantages : elles sont contraintes à vivre leur vie différemment et avec plus de restrictions qu'elles ne le souhaitent. Elle montre même qu'il est extrêmement difficile d'échapper aux contraintes de la société patriarcale : si on n'adhère pas aux exigences, on sera puni. En contrastant les œuvres d'Ernaux et l'histoire du féminisme pendant les années après-guerre, jusqu'à 1968, il est clair que l'auteure démontre bien les tensions principales qui sont à retrouver chez les femmes françaises en ce temps-là.

Pourtant, la théorie de la mémoire et de l'identité narrative nous montre qu'Annie Ernaux, au temps de l'écriture, doit être en accord avec ce qu'elle décrit sur ce temps-là au moment d'écriture. En outre, elles nous montrent qu'Ernaux doit avoir eu un 'but' en écrivant ses œuvres, un message qu'elle voulait faire passer, ce qui peut être de révéler les mécaniques d'oppression sociale concernant la classe sociale, la sexualité féminine et la société patriarcale. Contraster les œuvres avec le temps d'écriture nous a aussi montré que, pour cette période, elle a su saisir, démontrer et éclaircir les principaux fers de lance du féminisme français. Pour la plupart, Ernaux soutient dans ses œuvres les objectifs des féministes en montrant qu'à travers la libre disposition de son corps, il est possible de devenir sujet ; de laisser aller la conception de soi en tant que l'Autre. La sororité n'est pourtant pas présente dans ses œuvres : elle montre très clairement qu'il est question d'une comparaison entre les filles, mais que cette comparaison mène à une rivalité entre elles – et non pas à une sororité. La situation de *La femme gelée* montre qu'il est impossible de se révolter seule contre le patriarcat : la sororité est donc nécessaire, mais absente.

En outre, en montrant chez ses trois protagonistes le développement d'une conscience autonome et individuelle, qui vont toutes à l'encontre du patriarcat, les œuvres sous-entendent une dimension extrêmement féministe. Même si *Les armoires vides* et *Ce qu'ils disent ou rien* semblent, à première vue, moins féministes que *La femme gelée*, leur publication au milieu du débat féministe et le sujet qu'elles traitent font qu'elles aussi s'imposent en tant qu'œuvres féministes.

La classe sociale est d'ailleurs bien présente dans les œuvres, ce qui a donc été sujet de discussion pour la réception féministe d'Ernaux. Pourtant, cela peut être vu en tant qu'« intersectionnaliste », ce qui est justement important dans le féminisme d'aujourd'hui. La forme d'écriture des œuvres, c'est-à-dire le roman autobiographique, les aident à renforcer la dimension sociale et à mieux démontrer les fonctionnements de la société. Cette forme peut déjà être considérée en tant que féministe, car l'autobiographie féminine surgissait pendant ce période-là pour enfin représenter l'expérience vécue des femmes. Pourtant, il est intéressant qu'Ernaux rejette les œuvres en tant qu'autobiographiques : elle semble donc nier cette dimension féministe formelle.

Il persiste donc encore quelques ambivalences autour des trois œuvres de notre corpus et leur position vis-à-vis du féminisme. Pourtant, les œuvres dénoncent toutes la manière dont les femmes sont opprimées dans la société patriarcale. Ernaux, en faisant cela, aide à réaliser le développement d'une conscience individuelle et féminine ainsi qu'une réflexion profonde sur les fonctionnements de la société chez ses lectrices : elle aide à répandre la prise de conscience que voulait Beauvoir. Là où, comme le montre l'exemple de *La femme gelée*, le discours patriarcal sait se maintenir en promettant une vie heureuse aux filles qui suivent les rôles de genre imposés par la société, les trois œuvres d'Ernaux donnent un contre-discours en montrant justement qu'adhérer aux rôles de genre du patriarcat ne veut pas forcément dire qu'on devient heureux. Ernaux ne s'exprime pas seulement contre le patriarcat, mais aide donc elle-même aussi à le déconstruire. Dans cette optique, Ernaux est à voir en tant qu'extrêmement féministe dans ses trois premières œuvres : elle utilise son expérience personnelle – qui est fortement ancrée dans un contexte historique spécifique – pour traiter quelque chose de social – des décennies plus tard. Même s'il peut sembler, à la première instance, que la classe sociale est dominante chez elle, il est clair que même dans les œuvres où elle dénonce le système des classes, elle dénonce aussi le patriarcat. Bien que cette recherche reste une interprétation à la base des tendances féminines et féministes au contexte historique du temps d'écriture et du temps dont se déroulent les œuvres, elle a su ajouter une nouvelle dimension au lien entre Annie Ernaux et le féminisme. Cela dit, cette recherche s'est seulement focalisée sur les trois premières œuvres d'Annie Ernaux, et il vaudra la peine de rechercher le lien entre ses autres œuvres et le féminisme, pour approfondir la relation entre Annie Ernaux et le féminisme. Pourtant, pour ces trois œuvres, au moins, Ernaux a eu raison quand elle dit que la lutte des femmes a toujours eu une place prépondérante dans son œuvre.

Bibliographie

Sources primaires

Ernaux, Annie. *Ce qu'ils disent ou rien* (Paris : Gallimard, Collection Folio, 1977)

Ernaux, Annie. *La femme gelée* (Paris : Gallimard, Collection Folio, 1981)

Ernaux, Annie. *Les armoires vides* (Paris : Gallimard, Collection Folio, 1974)

Sources secondaires

Albistur, Maïté et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français : du moyen âge à nos jours* (Paris : Des femmes, 1977)

Bard, Christine. *Les femmes dans la société française au 20^e siècle* (Paris : Armand Colin, 2001)

Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe, I* (Paris : Gallimard, collection Folio Essais, 1976 [1949])

Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième Sexe II* (Paris : Gallimard, collection Folio Essais, 1976 [1949])

Bertens, Hans, *Literary Theory* (Londres & New York : Routledge, 2014) (troisième édition)

« Biographie », <https://www.annie-ernaux.org/fr/biographie/> (consulté le 20 avril 2020)

Butler, Judith. « Performative Acts and Gender Constitution » dans C.R. McCann et K. Seung-Kyung (éds.), *Feminist Theory Reader* (Londres & New York : Routledge 2003), pp. 61 - 71

Chanfrault-Duchet, Marie-Françoise « Textualisation of the self and gender identity in the life story », dans Tess Cosslett, Celia Lury et Penny Summerfield (éds.), *Feminism and Autobiography : texts, theories, methods*, (Londres & New York : Routledge, 2000), 61 – 75

Cixous, Hélène. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. (Paris: Gallilée 2010)

Dijkgraaf, Margot, « Annie Ernaux over haar metamorphose tot bourgeoisie; Alles is versplinterd » (10 avril 1998), <https://www.nrc.nl/nieuws/1998/04/10/annie-ernaux-over-haar-metamorfose-tot-bourgeoise-7394894-a858553> (consulté le 13 mai 2020)

Ernaux, Annie. « Sur l'écriture », *LittéRéalité* 15 (2003) 1, 9-22.

Ferguson, Sam, *Diaries Real and Fictional in Twentieth-Century French Writing*, (Oxford : Oxford University Press, 2018)

Gergen, Kenneth J. « Mind, Text and society : Self-memory in social context », dans Neisser, Ulric, and Robyn Fivush (eds.), *The Remembering Self: Construction and Accuracy in the Self-Narrative*, (Cambridge: Cambridge University Press 1994), pp. 78 – 104

Greenwald, Lisa, *Daughters of 1968: Redefining French Feminism and the Women's Liberation Movement* (Lincoln: University of Nebraska Press, 1999)

Havercroft, Barbara, « Lorsque le sujet devient agent : écriture et engagement chez Annie Ernaux », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot (eds), *Annie Ernaux: un engagement d'écriture*, (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2015), p. 81 – 88, <https://books.openedition.org/psn/153>

Kaci, Mina, « Annie Ernaux: 'J'ai toujours été persuadée que rien n'était jamais gagné pour les femmes' », *L'humanité*, 3 février 2014, consulté le 13 juin 2020, de <https://www.humanite.fr/annie-ernaux-jai-toujours-ete-persuadee-que-rien-netait-jamais-gagne-pour-les-femmes>

Missine, Lut, « Autobiographical novel », dans Martina Wagner-Egelhaaf (ed.), *Handbook of Autobiography/ Autofiction*, (De Gruyter : Berlin – Boston 2019), 464 – 472

Missine, Lut. « Autobiographical pact », dans Martina Wagner-Egelhaaf (ed.), *Handbook of Autobiography/ Autofiction*, (Berlin – Boston 2019), 222 – 227

Montémont, Véronique, « Avorter : scandale », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot (eds.), *Annie Ernaux: un engagement d'écriture*, (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2015), pp. 27 – 37, <https://books.openedition.org/psn/143>

« Patriarcat », *Larousse*, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/patriarcat/58689>
(consulté le 20 avril 2020)

Reineke, Sandra, *Beauvoir and her sisters, the politics of women's bodies in France* (Urbana: University of Illinois press, 2011)

Ricoeur, Paul. *Temps et Récit III : le Temps raconté*, (Paris : Seuil, 1985)

Riot-Sarcey, Michèle *Histoire du féminisme* (Paris : La découverte, collection Repères, troisième édition 2015) Kobo e-book

Schaser, Angelika « Memory », dans Martina Wagner-Egelhaaf (ed.), *Handbook of Autobiography/ Autofiction*, (De Gruyter : Berlin – Boston 2019), 342 – 349

Thomas, Lyn et Emma Webb, « Writing from Experience : The Place of the Personal in French Feminist Writing » *Feminist Review* 61 (1999) spring, 27-48

Thomas, Lyn, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness: Finding A Place in the French Feminist Canon? » *Journal of Gender Studies* 15 (2006) 2, 159 – 168

Thomas, Lyn, *Annie Ernaux, An introduction to the Writer and her Audience*, (Oxford : Berg, 1999)

Thomas, Lynn. « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness: Finding A Place in the French Feminist Canon? » *Journal of Gender Studies* 15 (2006) 2, 159 – 168

Eugene Winograd, « The authenticity and utility of memories », dans Neisser, Ulric, and Robyn Fivush (eds.), *The Remembering Self : Construction and Accuracy in the Self-Narrative*, (Cambridge: Cambridge University Press 1994), pp. 243 – 251

Wolf, Nelly, « Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux », *Études françaises*, 47 (2011) 1, pp. 129 – 140, DOI: <https://doi.org/10.7202/1002520ar>

Illustration

Koelink, Marius. *Illustration d'Annie Ernaux*. Faite sur demande pour ce mémoire, le 28 juin 2020.